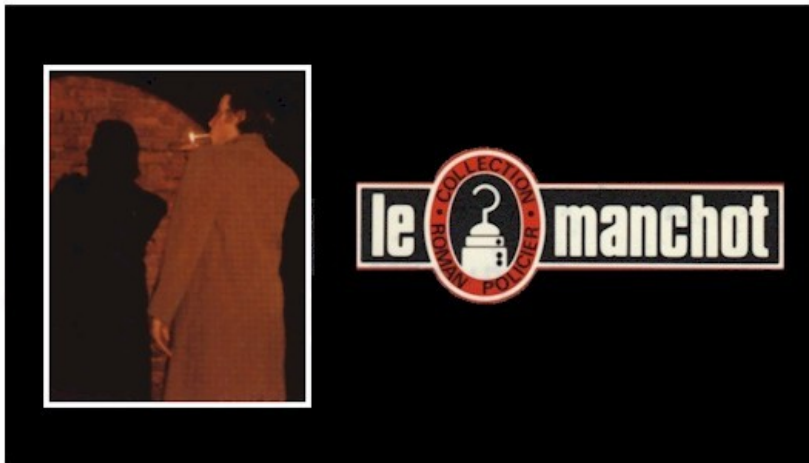


PIERRE SAUREL

Cercueil à louer



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchoth # 46

Cercueil à louer

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 451 : version 1.0

Cercueil à louer

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Drame dans la nuit

Plusieurs invités avaient assisté au mariage d'Hubert Lanthier et de Ninon Brébœuf.

La blonde mariée était resplendissante dans une robe de dentelle, bleu pâle. Hubert semblait le plus heureux des hommes. Enfin, il épousait la femme qu'il avait toujours aimée. Pourtant, Lanthier, qui approchait la trentaine, avait eu le choix. Beau garçon, possédant une excellente situation, c'était un don Juan. Il adorait flirter mais pour lui, la femme n'était pas un objet de convoitise. Il savait la respecter. Ceux qui le connaissaient intimement le disaient à cheval sur les vieux principes religieux.

– Ne croyez pas que je sois scrupuleux, disait-il à ses amis. Mais je n'approuve pas votre conduite. J'aime bien les femmes, j'adore sortir

avec elles, les flirter, échanger quelques baisers, mais ça ne va pas plus loin.

Plusieurs jeunes filles avaient tenté de triompher des principes d'Hubert. C'était un bon parti et surtout, un homme qui savait plaire aux femmes.

Ninon Brébœuf était timide. Si elle n'avait pas été si délicate, elle aurait pu certainement remporter des concours de beauté. Mais elle était très mince, un peu trop même. On disait qu'elle pesait à peine cent livres. Ses joues étaient un peu creuses et ses yeux d'un bleu foncé s'enfonçaient un peu trop dans leurs orbites pour ajouter de la beauté à son visage.

Mais Ninon était fort distinguée et, ce qui est très rare chez une femme, elle ne parlait que pour dire le strict nécessaire. Excellente femme d'affaires, elle savait prodiguer des conseils judicieux à son mari, mais sans jamais insister, sans avoir l'air de se mêler de ses affaires.

Justement, le matin du mariage, une jeune fille avait lancé dans un rire qui sonnait faux :

– Avec ses airs de sainte nitouche, elle a réussi à décrocher le gros lot.

Ninon était orpheline. Hubert l’avait connue lorsqu’il s’était rendu à Labelle, dans les Laurentides visiter un de ses bons amis, Roland Brébœuf. Roland lui avait présenté sa cousine. Mais il ignorait que ça irait jusqu’au mariage.

C’est l’oncle Hector Brébœuf qui servait de père à la mariée. L’homme habitait un très vaste domaine dans la région de Labelle. Situé sur une montagne, le château (comme on l’appelait) était une demeure ancestrale. Une partie de la montagne appartenait aux Brébœuf et ce depuis des dizaines d’années.

Le matin du mariage, Hector, après avoir embrassé sa nièce, lui murmura :

– Je te souhaite beaucoup d’enfants. Mais j’espère que tu n’auras que des garçons, comme moi.

– Pourquoi, des garçons seulement ?

– Ne me dis pas que tu ignores la malédiction qui pèse sur notre famille ? Ton arrière-grand-

mère, Sylvie, était une sorcière. On l'a brûlée sur la place publique.

– Mon oncle, je vous en prie, ne me parlez pas de ça.

Mais Hector avait ajouté :

– On a toujours dit que la première fille de la famille serait également une sorcière. Je suis très heureux de te voir en parfaite santé. Quand ton père m'a annoncé que sa femme avait mis au monde une fille...

Ninon avait été fort mal à l'aise. Cette conversation semblait l'avoir terriblement agacée.

Elle était au courant de l'histoire de la famille Brébœuf. Elle avait lu de nombreux bouquins se rapportant à la sorcellerie et elle connaissait l'histoire de son aïeule.

Peu de mois après sa naissance, ses parents étaient morts dans un accident de voiture. Le couple revenait d'une soirée. Les nuages s'amoncelaient, on annonçait un orage. La pluie tomba avec force et pourtant, cette nuit-là, il n'y

eut qu'un coup de tonnerre et comme par hasard, la foudre était tombée sur la voiture que conduisait le père de Ninon.

Le couple, visage calciné, était mort sur-le-champ. Le cheval avait été passablement brûlé, on avait dû l'abattre et pourtant, la voiture à quatre roues était restée intacte.

Les mauvaises langues, celles qui croyaient aux fantômes, ne tardèrent pas à faire connaître leur version de l'accident.

– C'est une vengeance des sorciers.

– C'est l'aïeule qui a frappé parce que Brébœuf a mis une fille au monde.

Pendant de nombreuses années, Ninon n'avait pas attaché d'importance à tout ce qu'on racontait. Elle était populaire auprès des jeunes gens et pourtant, elle repoussait toutes leurs avances.

« Je ne dois pas me marier. Si jamais je mets une fille au monde, ce sera une catastrophe. »

Et pourtant, elle ne croyait ni aux fantômes ni aux histoires de sorciers, mais ça l'ennuyait. Et

les paroles de son oncle Hector n'avaient fait que raviver de tristes souvenirs.

Hubert Lanthier s'était même rendu compte du changement d'humeur de la jeune mariée.

– Ninon, tu n'es pas bien ?

– De la fatigue, tout simplement. J'ai hâte d'être seule avec toi.

Et ce fut très tôt que le couple se sépara de leurs amis, des parents du marié et de l'oncle Hector, ainsi que des autres membres de sa famille ; Richard, le plus vieux de ses fils et sa femme Juliette, Roland, le second de la famille et son épouse Gertrude, et de ses deux autres cousins, non mariés, Hervé et Pierre.

Hubert Lanthier s'installa à Montréal. Il était directeur d'une agence de placements et on lui prédisait un fort bel avenir.

Une fois, à l'été, le couple se rendit visiter l'oncle Hector et les neveux de Ninon. La jeune mariée adorait l'endroit.

– C'est si calme, les Laurentides, j'y passerais ma vie.

Lorsque le médecin annonça à Hubert que sa femme était enceinte, l'attitude de Ninon changea. Elle devint taciturne, maussade, se mit à répliquer souvent à son mari et surtout, elle commença à s'éveiller la nuit en poussant des cris, prise de convulsions, tremblant comme une feuille (ce n'est qu'en se blottissant dans les bras de son mari qu'elle retrouvait la paix).

Hubert en avait causé avec son médecin de famille.

– Voyons, mon petit, ne t'en fais pas inutilement. J'en ai vu des femmes enceintes dans ma vie, tu sais. Ces réactions sont normales. Elle approche la trentaine, elle craint d'enfanter c'est normal, tout ça, je vais lui prescrire des calmants.

Malgré les calmants, Ninon avait des nuits de plus en plus agitées. Elle était enceinte de six mois lorsqu'elle déclara à son mari :

– Je suis allée passer des radiographies à l'hôpital. On ne peut me dire s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille. J'ai peur Hubert.

– Moi, je préfère un garçon, mais si c'est une

fille, nous l'accepterons. Elle poussa un cri :

– Non, jamais !

– Ninon, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi crier ?

– Laisse-moi, laisse-moi, tu ne comprendras jamais.

Mais une semaine plus tard, il recevait un appel de son médecin de famille.

– Quelque chose ne va pas. Votre épouse, Ninon, m'a offert cinq mille dollars pour un avortement.

– Quoi ?

– Je regrette, Hubert, mais à votre place, je ferais voir votre femme par un bon psychiatre.

Hubert n'attachait aucune importance à la recommandation de son médecin. Pour lui, les nuits étaient de véritables tortures. Sa femme s'éveillait à tout instant, criait, hurlait, puis, elle se rendormait et le lendemain, elle avait retrouvé son calme.

Deux fois, il retrouva sur sa table de chevet des volumes ayant trait à la sorcellerie, mais il

n'y accorda aucune importance.

À l'hôpital, lorsque Ninon enfanta, elle refusa de voir son bébé : une fille.

Lorsqu'elle fut de retour à la maison, elle ne s'occupait jamais de la petite à un point tel qu'il dut engager une jeune infirmière pour voir aux bons soins de l'enfant.

Puis, les semaines passèrent. Lorsque le bébé eut atteint l'âge de deux mois, comme Ninon semblait s'être remise, on décida de renvoyer l'infirmière. Cependant, la jeune mère passait des heures à surveiller l'enfant d'une étrange façon.

– Son attitude n'est pas normale. Il y a des choses qui m'inquiètent, confia Hubert à un ami. Une fois, je l'ai vue gifler l'enfant, sans aucune raison apparente.

Et le drame survint !

Ninon avait recommencé à avoir des cauchemars. Elle parlait de sorcières, de sorts qui avaient été jetés. Elle disait adorer son enfant.

– Si seulement ça avait été un garçon, il n'y aurait pas eu de problème.

Hubert cherchait à tourner les craintes de son épouse en plaisanteries.

– Les autres que nous aurons seront des gars. Sept de suite et le septième aura un don. C’est connu. Et puis, rappelle-toi ton oncle Hector, lui, il n’a eu que des garçons.

Mais Ninon ne s’amusait pas des blagues de son mari. Souventes fois, la nuit, elle se levait et Hubert l’entendait marcher de long en large, dans la maison.

Un soir, il trouva un livre sur la table de chevet de son épouse.

« Les morts-vivants. »

Il le feuilleta. On y parlait de gens morts qui étaient revenus à la vie, autrement dit, de revenants. On citait des cas.

– Pourquoi lis-tu ça ? Ce n’est rien de sérieux. Voyons, Ninon, tu sais fort bien que les revenants, ça n’existe pas. Je sais que certains médiums disent avoir des relations avec les morts ; ça, c’est possible, mais les revenants, non, non et non. Je veux que tu cesses ce genre de

lectures. C'est tout ça qui te trouble.

Mais Hubert n'était pas au courant de l'histoire de la famille Brébœuf. Si seulement il avait su, il aurait pu chercher la vérité, il aurait pu amener sa femme chez un spécialiste qui l'aurait guérie de ses phobies. Mais Ninon ne lui avait rien raconté et son ami et cousin par alliance, Roland Brébœuf, ne lui avait jamais relaté l'histoire abracadabrante de ses aïeux.

Cette nuit-là, Hubert Lanthier s'éveilla brusquement. La petite pleurait. Ninon s'était levée. Elle devait être auprès de son enfant. Brusquement, le bébé cessa de pleurer et Ninon se mit à rire comme une démente. Hubert l'entendit crier :

– Je l'ai délivrée ! Je l'ai délivrée ! Elle ne sera pas sorcière !

Et ce rire continu résonnait dans toute la "maison.

Sans même prendre le temps de passer sa robe de chambre, Hubert se leva et courut à la chambre du bébé.

Le spectacle horrible le cloua sur le seuil de la porte. Ninon, ses cheveux blonds en broussaille, était debout au centre de la pièce. Elle tenait son bébé par le cou et le secouait violemment.

– Ninon ! Laisse-la.

Mais la femme n’entendait absolument rien. Ses yeux étaient hagards, tout son corps tremblait. Lorsque Hubert la toucha, elle se retourna et se mit à le frapper avec l’enfant. Le jeune marié comprit qu’il n’avait qu’une seule alternative et il frappa durement sa femme à la mâchoire. Elle s’écroula sur le lit tout en laissant tomber le bébé sur le plancher.

Hubert ramassa le petit corps. L’enfant avait la figure bleue. Il ne respirait plus. Il devait être mort depuis déjà quelques minutes. Comme un fou, il plaça le bébé sur le lit et pratiqua aussitôt la respiration artificielle. Il ne vit pas Ninon qui reprenait connaissance et qui se levait. Hubert se retourna juste à temps. Sa femme s’était emparée d’une lampe sur le bureau, et se préparait à le frapper. Il la désarma. Elle se débattait et pour une petite femme, elle était d’une force

extraordinaire, une force décuplée par l'état nerveux dans lequel elle se trouvait. Hubert dut cogner une seconde fois et avec plus de force. Ninon tomba, sans connaissance.

« Ça ne se peut pas ! c'est pas possible ! Mais pourquoi ? Pourquoi a-t-elle fait ça ?

Hubert remit le bébé dans son petit lit, hésita, regarda longuement sa femme puis décida d'appeler la police.

– Vous faites mieux d'envoyer une ambulance, ajouta-t-il, après avoir expliqué le drame affreux qui venait de se dérouler. Vous devez faire soigner mon épouse.

Les policiers ne tardèrent pas à arriver. On questionna le mari.

– Ma femme a perdu la raison, je ne vois pas d'autres explications.

Et il parla des cauchemars de Ninon.

– Vous auriez dû la faire soigner, déclara l'officier de service.

– Je ne la croyais jamais si malade que ça.

Ninon avait repris conscience mais elle ne reconnaissait plus son mari, elle ignorait ce qui s'était passé. Lorsqu'on l'emmena, elle ne protesta pas. Elle ne s'informa même pas de l'état de son enfant.

Ninon Lanthier avait perdu la raison.

II

Mort naturelle

Ninon passa près d'un an à l'hôpital. Au printemps, le spécialiste qui la soignait, déclara à son mari :

– Nous pouvons maintenant affirmer qu'elle est guérie. Cette crise de folie, est due probablement à son accouchement ; il est très difficile de savoir ce qui l'a provoquée. Si jamais vous décidiez d'avoir d'autres enfants, je ferais suivre madame régulièrement et je dirais toute la vérité à son médecin.

– Ne craignez rien docteur, nous n'aurons pas d'autres enfants. Si nous en désirons un, nous passerons par l'adoption.

– C'est une très bonne décision. Votre épouse sait maintenant ce qui s'est passé. Elle s'est

pardonné. Évitez de lui parler de votre enfant. J'espère que vous avez fait disparaître tout ce qui appartenait au bébé ?

– Depuis longtemps.

– Je conseille du repos à votre épouse. Si vous pouviez l'éloigner de la ville. J'ai longuement discuté avec elle, elle m'a dit qu'elle adorait la campagne. Elle m'a parlé d'un endroit dans les Laurentides où vivent quelques-uns de ses parents...

– Oui, à Labelle. J'avais justement l'intention d'en causer avec Ninon. Il y a une jolie maison à louer, non loin du domaine de son oncle. Pour moi, ce sera difficile de voyager tous les jours, mais je suis prêt à faire ce sacrifice. Si parfois je dois demeurer à Montréal pour plus d'une journée, elle ne sera pas seule. Elle s'entend fort bien avec l'épouse de son cousin.

Le docteur approuva l'initiative. Il était persuadé que Ninon accepterait de vivre dans les Laurentides. Lorsque Hubert lui fit part de son projet, la jeune femme parut enthousiaste.

– C’est près du château des Brébœuf, cette maison ?

– Oui, c’est sur le domaine. Autrefois, des domestiques logeaient dans cette maison. Ton oncle Hector n’a jamais voulu la louer. Il y a en fait deux maisons, l’une plus petite où vit Ernest qui est à l’emploi de la famille depuis des années. La plus grande maison, Roland en a discuté avec son père et il nous la louerait. Ton oncle Hector est malade depuis plusieurs semaines. Il souffre de gastro-entérite. Il ne sort plus du château, même que le soir, il s’enferme toujours dans sa chambre. C’est Gertrude qui dirige la maison et Roland s’occupe de l’entretien. Il m’a dit qu’il venait de retenir les services d’une dame comme gouvernante. Elle a déjà été aide-infirmière dans un hôpital. Alors, elle veille sur ton oncle. Parfois, les fins de semaine, Hervé et Pierre se rendent au château.

– Et Richard, le plus vieux, tu as de ses nouvelles ?

– Il habite toujours Québec. Il ne va dans les Laurentides que deux ou trois fois par année,

c'est du moins ce que m'a dit Roland.

Hubert n'avait pas visité la maison mais Roland lui avait assuré qu'elle était fort bien meublée.

– Des meubles antiques, évidemment. Il y a deux chambres, un vaste salon, un vivoir qui peut servir de salle de lecture en plus d'une bibliothèque et de nombreux bouquins. Cette maison servait à recevoir parents et amis. Mais le château est tellement grand qu'on peut y coucher de nombreuses personnes. Le set de cuisine est ancien, m'a affirmé Roland mais les accessoires comme le poêle électrique, le réfrigérateur et le lave-vaisselle sont des plus modernes. Il ne manque qu'une chose, c'est une laveuse-sécheuse. Mais la cave de cette maison n'est pas suffisamment profonde. Ton oncle Hector voulait la faire creuser. Gertrude acceptera avec plaisir que tu ailles faire ton lavage au château. Nous partirons d'ici en n'emportant que le strict nécessaire.

Mais avant de déménager, ils se rendirent dans les Laurentides, visiter la maison.

Les Lanthier trouvèrent l'oncle Hector très changé. Il avait beaucoup maigri. Il ne parlait pratiquement jamais. Lorsque Gertrude accompagna les Lanthier à la maison qu'on voulait leur louer, elle expliqua :

– Mon beau-père souffre beaucoup. Le docteur parle toujours de gastro-entérite. Monsieur Hector a les muqueuses de l'estomac et des intestins très enflées. Roland voudrait que son père séjourne à l'hôpital. La vérité, c'est que mon mari craint que son père souffre de cancer. Mais monsieur Hector ne veut pas entendre parler d'hospitalisation. Il n'a confiance qu'en son vieux médecin de famille, le docteur Gouneau.

La maison plut énormément au couple.

– L'été débute, dit Gertrude, c'est le plus beau temps. Et vous verrez en octobre, la féerie des couleurs, c'est extraordinaire. Comme Roland le disait, l'hiver vous pourrez, si vous préférez, louer un appartement à Montréal. Pour quelqu'un qui doit voyager matin et soir, certains jours, c'est difficile, à cause des tempêtes.

Roland était agent d'immeubles et ne

travaillait que dans la région des Laurentides. Ça lui permettait donc d'habiter le château, hiver comme été et de veiller à son entretien.

Deux semaines plus tard, le couple Lanthier s'installait dans la nouvelle maison.

– Même si nous avons loué un meublé, à Montréal, nous en accumulons quand même des choses, dit Hubert à Roland. Il m'a fallu louer un plus gros camion que je ne croyais.

Hervé et Pierre, en apprenant la nouvelle de la venue des Lanthier à Labelle, étaient arrivés le vendredi. Ils aidèrent Hubert à décharger le camion et à tout mettre en ordre dans la maison. On ne voulait pas que Ninon se fatigue.

Le gros Pierre se chargeait des boîtes les plus lourdes.

– Ça va me faire maigrir. Si seulement je pouvais en donner un peu à mes frères. Eux, ce sont des squelettes, j'ai tout pris la graisse pour moi. Force pas trop, Hervé, tes os vont casser.

Hubert prit Pierre à part.

– Veux-tu, s'il te plaît, ne pas parler de

squelettes devant Ninon ?

– Ça l’offense ? Moi, je la trouve bien, ta femme. Parle-moi pas d’une planche à pain comme Gertrude.

Hervé avait entendu la phrase de son frère :

– Tu sauras que ta belle-sœur est fort bien faite.

Pierre répliqua :

– Je ne serais pas surpris que tu l’aies tâchée partout, tu l’haïs pas, la Gertrude. T’as déjà tout fait pour la séparer de ton frère.

Hervé grogna :

– Mêle-toi de ce qui te regarde. Tu parles toujours à travers ton chapeau.

– Impossible, j’en porte jamais.

Hubert expliqua aux deux frères :

– Il faut éviter de parler de morts, de fantômes, de sorciers et de squelettes devant Ninon. Ça l’impressionne trop.

Pierre alors ajouta :

– Elle n’aurait jamais dû venir habiter ici. Le château a déjà été hanté, elle le sait ?

– Oui, elle a lu toutes les légendes se rapportant à votre famille. Mais maintenant, elle ne craint plus rien. Cependant, évitons d’en parler.

Et ce soir-là, Hubert et Ninon furent invités à manger au château. Hector cependant ne voulut pas se joindre à ses enfants et aux invités. Il ne voulait pas quitter sa chambre.

Roland présenta la gouvernante :

– Madame Aline Rivard, elle s’occupe de papa.

Ninon déclara alors, à la surprise d’Hubert :

– J’ai hâte de pouvoir causer avec lui. J’ai plusieurs questions à lui poser.

– Concernant quoi ? demanda son mari.

Et en esquissant un sourire, Ninon avait répondu :

– C’est un secret.

Aline cependant le rassura en déclarant :

– Monsieur Brébœuf est très taciturne. Il sort de sa chambre, parfois, durant le jour. Le soir, il reste toujours enfermé et il ne parle pas. Tenez, moi, je le soigne et il m’adresse à peine la parole. Il passe ses journées à lire. Il dévore des lectures sur les fantômes, les morts-vivants, les ressuscités, toutes des choses impossibles.

Évidemment, Hubert craignait toujours une rechute pour sa femme et il ne voulait pas qu’elle discute avec l’oncle qui lui rappellerait sûrement son passé.

Mais dès le lundi, en revenant de son travail, Gertrude lui apprit que Ninon avait passé près de deux heures avec Hector.

– Deux heures, mais qu’est-ce qu’ils ont fait ?

– Causer, sans doute. Ça me surprend de papa. Lui qui ne nous adresse même pas la parole.

Hubert questionna sa femme.

– Mon oncle ne parle pas à ses enfants tout simplement parce qu’on ne l’écoute pas ou encore parce qu’ils savent déjà tout ce qu’il va dire. Moi, il m’a parlé du château, de ceux qui

l'ont construit, qui l'ont habité depuis plusieurs années. Mais entre nous, Hubert, je crois que la maladie, la douleur a fait perdre la tête à mon oncle.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Il est persuadé qu'il ressuscitera comme sa grand-mère. Il dit qu'elle vit toujours, qu'elle hante le château et qu'il la voit souvent la nuit, quand elle lui rend visite. Autrefois, ça m'aurait impressionnée. Mais à l'hôpital, j'ai eu tellement de conversations avec les spécialistes, des experts en la matière, que je sais exactement ce qui est possible et impossible.

– Quand même, Ninon, tu devrais éviter ce genre de conversation.

Elle parut offusquée par la remarque de son mari.

– Tu me crois encore malade ? Pourquoi alors m'as-tu laissée sortir de l'hôpital ? Je suis guérie, Hubert. Non seulement je suis guérie mais j'explique à mon oncle tout ce que j'ai appris. Je crois que je le ramènerai plus vite à la santé que

sa gouvernante.

Hubert n'avait pas insisté.

Les jours s'écoulèrent et Ninon continuait de rendre visite à son oncle régulièrement. Elle évitait cependant de raconter ce qu'Hector Brébœuf lui avait dit.

Mais un jour, elle déclara à son mari :

– J'ai appris une chose, aujourd'hui. Mon oncle a placé beaucoup d'argent dans des actions. Selon lui, ça a rapporté beaucoup et il veut changer son testament. Il traite ses fils de sans cœur. Il n'y a que Roland qui s'occupe plus ou moins de lui et il a l'intention de changer son testament. Il veut me laisser la plus grosse part de sa fortune.

Hubert sursauta.

– Tu es sérieuse ?

– Mais oui. Il m'a même dit que son notaire viendrait la semaine prochaine. Il a demandé à Gertrude de lui téléphoner. Mais en attendant, il aurait fait un testament olographe, signé par deux témoins. J'ignore si c'est vrai.

Puis, brusquement, elle demanda :

– Tu sais où on pourrait se procurer de l’arsenic ?

– De l’arsenic ? Mais pourquoi as-tu besoin de ça ?

– Mon oncle dit que c’est le seul poison qui peut éliminer les rats qui hantent le château. J’ai promis de lui en procurer. Tu vas m’en trouver, n’est-ce pas, Hubert ? Mon oncle est très riche. Si nous héritons d’une petite fortune, les autres ne seront pas offusqués. Le domaine reviendra à ses fils et ça vaut beaucoup d’argent, tu sais. Si je lui refuse ce qu’il me demande, la semaine prochaine, il m’oubliera dans son testament.

– J’ai un ami, pharmacien, je lui en parlerai. Le lendemain, Hubert apporta de l’arsenic à son épouse et aussitôt, elle alla remettre la petite boîte à Ernest, le vieux domestique qui servait également de jardinier.

– Suivez les directives de mon oncle. Il craint les rats. Il ne voudrait pas que son cercueil soit abîmé.

Le vieil homme, surpris, demanda :

– Il vous a parlé de son cercueil ?

– Oui, il m’a dit qu’il était en bois et qu’il pouvait l’ouvrir de l’intérieur. Il veut qu’on le place dans ce cercueil quand il mourra, pas dans un autre.

Mais le domestique ajouta avec un large sourire :

– Ce ne sera pas pour tout de suite, madame. Depuis votre arrivée ici, il a beaucoup changé. Il prend du mieux. Il parle même d’aller en voyage. Il prend de longues marches dans le jardin. Ça fait des semaines que je ne l’ai pas vu en aussi bonne santé.

Le même jour, Roland et Gertrude, son épouse, allèrent rendre visite aux Lanthier.

– En fin de semaine, c’est le début du festival d’été. Ça commence vendredi soir par une grande danse. Samedi, il y aura un spectacle donné par des artistes. Vous allez nous accompagner ?

Hubert répondit :

– Peut-être samedi, mais vendredi, j’aime

mieux me reposer. J'arrive toujours passablement tard de la ville à cause de la forte circulation et puis... Ninon et moi ne dansons pratiquement jamais ensemble.

Le vendredi soir, Hervé et Pierre arrivèrent vers l'heure du souper. À huit heures, les trois frères, Gertrude et le vieil Ernest se rendaient au village. Aline Rivard restait au château pour veiller sur l'oncle.

Hubert arriva à Montréal vers neuf heures. Il était épuisé.

– J'ai travaillé comme un fou, l'autoroute était complètement congestionnée, pendant près de deux heures, rien ne bougeait.

Hubert mangea puis décida de se coucher tôt.

– Tiens, prends un de mes somnifères, tu vas passer une excellente nuit, lui dit Ninon.

À dix heures et demie, le couple se couchait et déjà, Hubert fermait les yeux. Vers minuit, il se réveilla. Sa femme n'était pas près de lui. Inquiet, il se leva, se rendit à la salle de bain puis à la cuisine. Ninon n'y était pas.

– Elle serait sortie, à cette heure-ci ?

Il jeta un coup d’œil par la fenêtre du salon et aperçut une ombre blanche qui rôdait dans le jardin. Mais cette vision ne dura que quelques secondes et malgré lui, Hubert songea aux fantômes qui hantaient le château.

– Je suis ridicule, j’ai dû rêver.

Mais soudain, la forme blanche réapparut.

– Je suis idiot, c’est Ninon. Mais qu’est-ce qu’elle fait dans le jardin ?

Il sortit et alla retrouver sa femme.

– Je ne parvenais pas à dormir, j’ai décidé de me promener, il fait tellement chaud et ici, dans le jardin, on y est très bien. Les autres ne sont pas encore revenus du village. Mon oncle doit lire car il y a de la lumière dans sa chambre.

Elle décida de rentrer avec son époux. Hubert se sentait étourdi. Ce devait être l’effet du somnifère. Il tomba dans un sommeil profond et tout à coup, il s’éveilla en sursaut.

On frappait à la porte. Les coups étaient répétés. Hubert bondit hors de son lit. Ninon

s'éveilla à son tour.

– Que se passe-t-il ?

– Je l'ignore mais la personne qui est en bas s'impatiente.

Il passa sa robe de chambre et alla ouvrir. Le gros Pierre était là, la figure blanche comme un suaire, lui toujours souriant, toujours rougeaud.

– Papa... papa, bégaya-t-il.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il s'est éteint cette nuit ! C'est madame Aline qui l'a trouvé mort, dans son lit.

Ninon poussa un cri. Elle avait suivi son mari jusqu'à la porte.

– Ce n'est pas possible. Il se sentait beaucoup mieux. Oh non ! Je m'entendais si bien avec lui.

Elle se mit à pleurer. Hubert la prit dans ses bras. Pierre demanda :

– Tu permets que je me serve de ton téléphone, Hubert ? Au château, ils sont tous fous. Roland doit appeler le médecin, le curé, le directeur de funérailles. Il faut que je rejoigne

Richard, à Québec.

– Mais oui, vas-y.

Quelques instants plus tard, Pierre apprenait ce qui suit à Hubert :

– Richard est à Montréal. Ma belle-sœur va tenter de le rejoindre. Vous allez venir au château ?

– Le temps de nous vêtir, de déjeuner, et nous partons.

– Le directeur de funérailles viendra, le curé aussi. Je me demande si le prêtre accordera la permission. Papa a bien dit qu’il voulait être exposé dans sa chambre, pas ailleurs, il ne veut pas sortir du château.

– Je sais, fit Ninon, il me l’a dit à moi aussi.

Les Lanthier se vêtirent, mangèrent rapidement puis, comme ils allaient sortir de leur maison pour se rendre au château, le téléphone sonna. Hubert alla décrocher le récepteur.

– Allô ?

– Monsieur Lanthier ?

– Oui.

– Ici Richard Brébœuf. On vient de m'apprendre la triste nouvelle.

– Croyez que nous sympathisons beaucoup avec vous.

– Merci. J'ai tenté de téléphoner au château à deux ou trois reprises. La ligne est continuellement occupée. Voulez-vous transmettre un message à Roland ?

– Certainement.

– Je ne pourrai pas me rendre à Labelle avant lundi avant-midi. Qu'on ne fasse absolument rien, qu'on n'embaume surtout pas papa.

– Pourquoi ?

– J'ai reçu une longue lettre de lui, la semaine dernière. Il m'a dit qu'il souffrait beaucoup moins, qu'il ne songeait plus au suicide, qu'au contraire, vers la fin de l'été, il voulait aller en voyage. Sa mort n'est pas naturelle, j'en suis persuadé.

– Allons donc, vous vous trompez sûrement. Laissez-moi un numéro de téléphone où je puis

vous rejoindre. Je vais parler à Roland. Mais j'ai bien peur qu'il ne veuille pas entendre raison.

Richard donna un numéro de téléphone.

– Ne soyez pas surpris si c'est une femme qui répond. Je suis en compagnie de ma secrétaire. Nous avons beaucoup de travail à abattre, réviser les livres de comptabilité de quelques-unes de nos succursales.

Richard Brébœuf avait réussi tant comme pharmacien que comme homme d'affaires. Il était maintenant propriétaire de quatre établissements et voulait établir une chaîne aux quatre coins du Québec.

Lorsque les Lanthier arrivèrent au château, Ninon s'occupa de Gertrude qui acceptait mal la mort de son beau-père. Le docteur Gouneau était arrivé. Il avait examiné la victime. Roland était près de lui. Hubert entra discrètement dans la chambre.

– Roland, j'ai deux mots à te dire.

Il lui raconta l'appel qu'il avait reçu de Richard.

– Il ne changera jamais, murmura Roland. Il est complètement ridicule. Papa a succombé à une nouvelle crise et c'était à prévoir. Le docteur est catégorique. Il s'agit bel et bien d'une mort naturelle. Il se disait mieux, mais c'était une illusion. Il continuait à maigrir. Il pesait à peine cent livres. Il n'est pas question qu'on pratique une autopsie. Ce serait causer un scandale dans notre famille. Ça mettrait en branle la machine à racontars. Si Richard agit de cette façon, c'est simplement parce qu'il craint d'être complètement déshérité. Pour lui, papa n'existait pratiquement plus.

Le docteur Gouneau avait entendu une partie de la conversation.

– Je vais signer le certificat de décès. Il s'agit d'une mort naturelle. Je suis prêt à le jurer. D'ailleurs, il est décédé aux environs de minuit et il n'y avait personne au château, à l'exception de madame Aline. Elle lisait dans sa chambre et elle n'a rien entendu. Elle croyait son malade endormi.

– Maintenant, ajouta Roland, va falloir que je

discute avec le directeur de funérailles et le curé. Papa a construit son propre cercueil. J'ai demandé à Ernest et à Pierre de le monter de la cave. Papa ne veut pas être embaumé, une drôle d'idée, mais ça, il me l'a fait promettre. Enfin, il veut être exposé ici. Si le curé est d'accord, les funérailles auront lieu lundi matin.

Hubert décida de rappeler Richard Brébœuf. Mais pour avoir une conversation plus discrète, il retourna chez lui. Richard attendait l'appel.

– Roland est contre l'autopsie.

– Je m'y attendais.

– Votre père, selon ses volontés, ne sera pas embaumé. Les funérailles auront lieu lundi matin.

– Je serai là. Et que Roland et mes frères le veuillent ou non, je vais mener ma petite enquête. Si je découvre la moindre chose louche, je me mettrai en communication avec les autorités. S'il faut faire exhumer le corps, on le fera.

– Monsieur Richard, je crois sincèrement que vous vous trompez. Le docteur est catégorique.

Votre père n'allait pas mieux, il souffrait

moins, mais il continuait à maigrir...

– Le docteur Gouneau est un vieux médecin de campagne et il détesterait être mêlé à une affaire de meurtre.

– Votre père était seul au château, avec la gouvernante,

– L'assassin n'avait pas besoin d'être là. Papa a pu être empoisonné plus tôt dans la journée. N'oubliez pas qu'il souffrait de gastro-entérite.

– Que voulez-vous dire ?

– Un peu de poison dans un café, une tisane et ça provoque la mort.

– Quel poison ? demanda Hubert, inquiet.

– Un seul ! L'arsenic ! Quelques grains d'arsenic à quelqu'un qui souffre d'une telle maladie et la mort semble tout à fait naturelle. Ça entraîne la crise fatale.

Hubert était incapable de prononcer une parole. Le mot « arsenic » l'avait presque foudroyé.

Ninon qui, selon elle, hériterait d'une forte somme, s'était fait acheter de l'arsenic par son mari. Enfin, c'est vers minuit qu'il avait surpris sa femme rôdant dans le jardin. Si la police enquêtait, si on découvrait de l'arsenic dans le corps de Hector Brébœuf, le couple serait sûrement accusé de meurtre !

III

Un testament

Robert Dumont, le détective privé qui avait perdu l'avant-bras gauche à la suite d'un accident et qu'on appelait depuis lors le Manchot – même si sa prothèse remplaçait adéquatement son membre –, avait passé une semaine épuisante.

De retour d'une enquête à Plattsburg, il avait appris que sa mère, la petite Corinne Dumont, qui avait dû remplacer Danielle Louvain, la jeune et jolie secrétaire, s'était subitement sentie indisposée. Elle se plaignait de fortes douleurs à l'estomac et avait même perdu connaissance.

Le détective Louis Landry, qui avait charge de l'agence durant l'absence du Manchot, avait fait transporter Corinne à l'hôpital.

Cette dernière rassura le médecin.

– Ce n’est pas grave, ça m’arrive de temps à autre, ces douleurs. Ce sont des pierres que j’ai au foie. On devait m’opérer, mais je me croyais guérie.

Les médecins procédèrent à des examens. Le Manchot, dès son arrivée à Montréal, se rendit au chevet de sa mère. Danielle, sa secrétaire et ses deux assistants, Candy Varin et Michel Beaulac avaient tenu à l’accompagner.

Le spécialiste apprit au Manchot :

– Votre mère avait raison. Elle a des pierres au foie. Mais ce qui m’inquiète, c’est une tumeur que nous avons découverte, à l’estomac. Il nous faut opérer, nous allons pratiquer une biopsie.

Ce mot fit peur au détective. On allait rechercher le cancer.

L’opération n’eut lieu que le mercredi matin, les heures précédentes avaient été coupées par les nombreux examens.

Le jeudi après-midi, le Manchot fut convoqué à l’hôpital par le spécialiste.

– Je vais être très franc avec vous, Dumont.

Nous avons enlevé cette tumeur maligne. La biopsie s'est révélée positive.

– Cancer ?

– Oui, mais attendez. Nous avons enlevé la tumeur et rien d'autre ne semble affecté. Ses chances de guérison complète sont excellentes. Mais elle a été opérée juste à temps.

– Donc, le cancer ne peut se généraliser .

– Je ne puis être catégorique, mais je ne le crois pas. Tous les jours, nous réussissons des opérations de ce genre et les malades sortent d'ici complètement guéris. Dans de très rares cas, le cancer a continué à se propager. Mais c'est la toute petite minorité. Voilà, maintenant, vous savez tout. Il faudra du repos à votre mère. Elle n'est plus dans sa prime jeunesse. Nous la suivrons durant plusieurs mois. Mais ce n'est que dans six ou neuf mois que nous pourrons affirmer qu'elle est complètement rétablie.

À la suite de l'opération, Corinne fit une poussée de fièvre. Le Manchot resta à son chevet. Il avait confié la direction de l'agence à Michel

Beaulac. Le vendredi soir, la fièvre tomba. Corinne était sauvée. Le Manchot entra chez lui complètement épuisé. Heureusement, à moins de travail urgent, les bureaux de l'agence étaient toujours fermés le samedi et Dumont s'était bien promis de faire la grasse matinée.

Il était neuf heures et demie lorsque le téléphone sonna. Le Manchot fut fort surpris en voyant l'heure. Il était très rare qu'il se levait plus tard que sept heures, le matin. Il décrocha le récepteur de l'appareil téléphonique placé sur sa table de chevet.

– Allô ?

– C'est vous, Dumont ?

– Oui.

– Ici Hubert Lanthier. J'espère que je ne vous dérange pas ? Vous ne dormiez pas toujours ? Le Manchot se mit à rire et mentit :

– Il est neuf heures trente. Qu'y a-t-il, Lanthier ? C'est samedi, la bourse est fermée.

Lanthier et Dumont se connaissaient depuis plusieurs années. Le détective avait entière

confiance en l'agent de placements. Quand il avait retiré une forte somme, suite à son accident, il en avait confié une partie à Lanthier et l'argent avait fructifié grâce à d'excellents placements.

– Non, tout va bien de ce côté-là, soyez rassuré. Je vous enverrai un rapport la semaine prochaine, je me suis permis de vendre certaines actions qui étaient à la hausse. J'ai replacé vos profits.

– Je vous fais confiance.

– Si je vous appelle, Dumont, c'est à titre de détective privé. Je veux retenir vos services.

– Vous avez volé vos clients ?

– Ne blaguez pas, reprit Hubert, c'est très sérieux. Il faudrait que vous veniez me rejoindre à Labelle, le plus tôt possible.

– Labelle, fit le détective, surpris. Vous y avez un camp d'été ?

– Nous habitons là depuis que ma femme est sortie de l'hôpital. Il est survenu un drame et il est fort possible que Ninon soit accusée de meurtre et moi de complicité.

Le Manchot s'installa confortablement dans son lit, puis demanda à son agent en placements de lui raconter toute l'affaire.

– Ce serait beaucoup plus simple si vous pouviez venir.

– Écoutez-moi bien, Lanthier. Moi aussi, j'ai mes préoccupations. Ma mère a été opérée mercredi matin. Il y a eu des complications mais elle semble sauvée. Je me dois de lui rendre visite en fin de semaine. Je ne puis la laisser seule. Nous n'avons pas de parenté... Alors, avant de prendre une décision, j'aimerais savoir ce qui s'est passé. Vous pouvez parler ?

– Oui, je suis seul à la maison. Ninon est au château de son oncle. C'est lui qui est décédé.

La conversation dura presque trente minutes. Lanthier ne cacha rien au Manchot.

Il raconta la longue maladie d'Hector Brébœuf, de celle de sa femme qui avait perdu momentanément la raison. Il parla de ses quatre cousins germains et il relata l'incident de l'arsenic. Enfin, il ne cacha pas que Ninon croyait

son oncle fou, car il pensait pouvoir revenir à la vie.

– Ne perdez pas votre temps avec les histoires de revenants, fit le détective en lui coupant la parole.

– Ça a beaucoup d'importance dans le récit. Monsieur Brébœuf n'avait personne à qui raconter ses sornettes. Ninon fut pour lui un véritable baume. Les histoires à dormir debout de Brébœuf la passionnaient. Je lui déconseillais de l'écouter mais elle se disait guérie et voulait aider son oncle.

Enfin, il parla de la conversation qu'il avait eue avec Richard.

– Il a raison, fit le Manchot. Un peu d'arsenic à un malade qui souffre d'une telle maladie et c'est la fin.

– Richard est toujours en contradiction avec ses frères. J'ignore pour quelles raisons, mais il ne viendra pas à Labelle avant lundi matin. L'oncle, selon son désir, ne sera pas embaumé. On l'entertera dans son cercueil de bois.

– Tiens, pourquoi ?

– Un mort-vivant doit toujours être enterré dans un cercueil de bois. Monsieur Brébœuf a tout prévu, il peut même ouvrir son tombeau de l'intérieur.

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Incroyable !

– Lundi, Richard sera là et je crains le scandale qui peut survenir avant les funérailles. Il va sûrement faire intervenir les autorités judiciaires. Si lundi on n'enterre pas monsieur Brébœuf, si on pratique l'autopsie et si on découvre de l'arsenic...

– Les policiers sauront rapidement que vous en avez acheté pour votre femme...

– Qui héritera d'un fort montant, si réellement monsieur Brébœuf a fait un testament olographe.

– Il n'a pas vu son notaire ?

– Il devait le rencontrer au début de la semaine, le rendez-vous avait été pris.

Le Manchot réfléchissait.

– Rien ne sert de nous énerver, Lanthier, dit-il enfin, il ne se passera rien de spécial d’ici lundi. À moins qu’il n’y ait des complications dans la maladie de ma mère, je serai à Labelle, très tôt, lundi matin. Si les policiers intervenaient avant cela, appelez-moi. Vous avez le numéro de l’agence ?

– Oui.

– Si je ne suis pas à mon appartement, ma téléphoniste prendra l’appel. Je la préviendrai et elle me transmettra le message, même si je suis à l’hôpital. Entre temps, menez votre petite enquête, sans attirer l’attention évidemment. Cherchez à savoir si ce monsieur Brébœuf a bu quelque chose durant la soirée.

– Il était seul avec sa gouvernante qui lui servait également d’infirmière. Tout le reste de la famille était au village où il y avait fête et ils sont tous entrés vers deux heures du matin. Mais Richard a dit que le poison agissait lentement.

– Je ne crois pas, non... pas sur une personne malade. Je me renseignerai. Mais si on a empoisonné l’oncle de votre épouse et si le

médecin fixe la mort aux environs de minuit, c'est peu de temps avant qu'il a dû ingurgiter le liquide. Donc, vous pouvez chercher à savoir si ceux qui habitent au château sont tous demeurés à la fête. Le château est loin du village ?

– Non, il est situé dans la montagne, mais c'est à un demi-mille environ ou un kilomètre si vous préférez.

– Quelqu'un a pu laisser la fête et revenir au château sans attirer l'attention. Mais nous parlons sans doute inutilement. Les appréhensions du pharmacien ne sont pas fondées. Je me fie beaucoup plus au médecin. Pour quelles raisons s'objecterait-il à une autopsie ?

– Bah ! c'est un vieux médecin de campagne. Il doit avoir près de soixante-dix ans. Alors, les complications de ce genre, vous comprenez...

– Comptez sur moi, j'irai à Labelle lundi, à moins que je ne reçoive un autre coup de fil. Et le Manchot ajouta avec bonne humeur.

– Chaque fois que je vous ai confié des sommes d'argent et que vous avez réalisé des

profits, Lanthier, vous avez pris votre commission, c'est votre salaire...

– Je comprends fort bien ce que vous voulez dire, Dumont. Je vous ai demandé un service, mais je veux vous engager. Votre prix sera le mien.

– Entendu, à lundi, Lanthier.

Le Manchot raccrocha.

– Des contes à dormir debout, des fantômes qui hantent un château, un mort qui a déjà dit qu'il ressusciterait... pas surprenant que ceux qui se trouvent dans ce milieu se posent des questions à la suite de ce décès.

Il alla prendre une bonne douche, se vêtit, déjeuna puis appela à l'hôpital. Il fut tout heureux d'avoir sa mère au bout du fil.

– J'ai passé une très bonne nuit. Ne t'inquiète pas, la petite Corinne n'est pas encore morte. J'ai toujours joui d'une bonne santé. Je vais tous vous enterrer.

– Bravo, j'aime vous voir dans cet état, maman. Je passerai vous visiter cet après-midi. Si

possible, je resterai avec vous jusqu'à ce soir.

– Tu es gentil.

Il rejoignit ensuite son bras droit, Michel Beaulac, pour lui demander de prendre charge du bureau, lundi matin.

– Une nouvelle affaire en perspective. J'ai un client à rencontrer hors de Montréal et il est possible que je sois absent toute la journée.

Michel demanda :

– Vous allez visiter votre mère, je suppose ?

– Cet après-midi, oui.

– Eh bien, nous discuterons de tout ça car je m'y rends avec Yamata et nous passons prendre Candy. Donc, à cet après-midi, boss.

*

Il était difficile de dire l'âge d'Aline Rivard. Grande, bien tournée, elle n'était pas laide mais son air sévère la rendait antipathique.

Elle avait les cheveux très bruns et longs. Elle ne se frisait pas. Elle portait une coiffure lisse, les cheveux tirés vers l'arrière et ramenés en toque, sur la nuque. Elle avait d'épais sourcils, des lunettes à larges montures d'écaille très foncées et à grands verres. Enfin, elle ne portait qu'un soupçon de rouge à lèvres, une simple ligne qui rendait ses lèvres très minces. Sa robe à collet montant la faisait se tenir la tête très droite. Elle avait un ton sec qui n'admettait aucune réplique.

Hervé, en la voyant, s'était dit :

– Si cette femme voulait, elle pourrait être très jolie. Ce n'est pas une planche à pain comme Gertrude ou encore, ma cousine Ninon. Mais quelle allure sévère, elle a une vieille fille, type directrice de couvent...

Pierre avait dit en riant :

– Moi, à la place de papa, je n'endurerais pas cet air de « beu ». J'ai l'impression que, si elle rit, la figure va lui craquer.

Aline Rivard semblait tout diriger. Elle s'adressa à Bertrand Girard, le directeur de

funérailles.

– Monsieur Roland m’a dit qu’il n’était pas question d’embaumer le corps de son père, et que c’est ici que vous allez l’exposer ?

– Oui, comme autrefois, sur le lit. Nous ne le mettrons dans son cercueil que lundi matin, pour nous rendre à l’église.

– Dans ce cas, sortez tous de la chambre, ordonna-t-elle.

Gertrude était assise dans un grand fauteuil. Elle la prit par le bras.

– Laissez-moi seule avec votre père.

– Qu’allez-vous faire ? demanda l’épouse de Roland.

– Tout d’abord, le lit, je vais enlever tout ce qui traîne dans la chambre puis je vêtirai monsieur Brébœuf.

Gertrude réagit immédiatement.

– Son linge, je dois m’en occuper.

– Il est déjà tout prêt, répliqua sèchement Aline. J’ai sorti son habit bleu marine, sa chemise

blanche, sa cravate bleue et rouge, ses bas et ses souliers noirs... ses souliers neufs.

Gertrude regarda la gouvernante. Cette femme ne lui avait jamais plu avec ses airs de dictatrice, mais elle devait admettre qu'elle faisait un bon travail..

Roland prit sa femme par le bras.

– Allons, viens, Gertrude ; toi aussi Ninon.

Cette dernière demanda :

– Où est passé mon mari ?

– Il est allé téléphoner à Richard. Probable qu'il a dû retourner chez vous.

Pierre ricana :

– Il ne veut pas qu'on entende sa conversation, il nous trouve trop curieux.

Roland, avant de sortir de la pièce, se retourna du côté de la gouvernante.

– Je reviens vous aider pour déplacer le corps, madame.

– Inutile, répliqua Aline, il pèse une plume. Ça ira beaucoup plus vite si je suis seule.

Et la gouvernante ferma la porte à double tour. Gertrude s'adressa à Pierre :

– Si tu étais gentil, tu irais chercher quelques fleurs. Il y en a dans le jardin qui sont déjà ouvertes.

Pierre se retourna vers Ninon.

– Vous venez avec moi ? Puisque votre mari vous abandonne, ma chère cousine, je vais vous servir de chevalier servant.

– Laisse-la tranquille, répliqua Roland. Où est Hervé ?

– Au téléphone. Il annonce la nouvelle à la parenté et aux amis.

Ernest, le vieux domestique parut à ce moment-là. Il s'avança vers Roland qui escortait Gertrude et Ninon.

– Puis-je vous être de quelque utilité ?

– Vous avez fait monter le cercueil ?

– Oui. Monsieur Girard a dit qu'il apportera tout ce qu'il faut pour mettre à l'intérieur de cette boîte de bois.

Gertrude éclata :

– Ça n’a aucun sens Roland, tu ne vas pas enterrer ton père là-dedans. Il laisse assez d’argent pour que nous puissions lui acheter un cercueil potable.

Ninon faillit se fâcher.

– Il n’en est pas question. Mon oncle m’a fait promettre de faire respecter ses dernières volontés. Il ne pourra jamais sortir d’un cercueil de métal.

Tous regardèrent la cousine. Pierre murmura en se dirigeant vers le jardin :

– Hubert fait mieux d’y voir, pour moi, elle recommence à se troubler.

Ernest se pencha vers Roland :

– En parlant d’argent, j’aimerais vous dire deux mots en particulier, monsieur.

Gertrude et Ninon allèrent prendre place sur le grand divan du salon.

Ernest conduisit Roland dans la cuisine. Le cercueil de bois avait été placé sur la table.

– Vous enlèverez ça de là, Ernest.

– Monsieur Girard l’emporte et le ramènera dans quelques heures. Il sera tout doublé de satin.

Le directeur parut dans la porte de la cuisine avec un de ses employés.

– On peut apporter le cercueil ?

– Allez-y, fit Roland.

– Pour le capitonnage, notre travail...

Roland coupa court à la conversation :

– Vous nous enverrez votre compte. Ce n’est pas le temps de discuter de ça.

Lorsque les deux hommes furent sortis avec la boîte en bois, Roland demanda au vieux domestique :

– Que vouliez-vous me dire ?

– C’est au sujet du testament, monsieur...

– Je sais, je sais, Ernest. Papa voulait le changer. J’avais même téléphoné au notaire. Malheureusement, il n’a pas eu le temps de le faire.

– Si, fit le vieux domestique. La semaine dernière, il m’a demandé de lui apporter un stylo et du papier puis d’aller au village chercher un ami, et de revenir aussitôt. Quand je suis arrivé avec Baptiste Lemieux, monsieur nous a demandé de signer une feuille toute écrite à la main. Ça commençait par « Ceci est mon testament » et au bas, il avait tracé deux lignes. « Signez ici », nous a-t-il dit, après avoir lui-même signé la feuille.

Roland demanda :

– Où est ce supposé testament olographe ?

– Monsieur m’a demandé de le conserver jusqu’à ce qu’il ait vu son notaire. Je dois le remettre aux enfants.

– Eh bien, nous sommes tous là à l’exception de Richard et...

La porte séparant la cuisine de la grande salle à manger s’ouvrit. Hervé parut en compagnie de Hubert.

– J’ai rejoint Richard, dit ce dernier. Il sera ici pour les funérailles. Il a des assemblées

importantes avec ses associés et sa secrétaire.

Hervé ricana :

– On les connaît, ses assemblées. Il n'est pas pour rater une fin de semaine en compagnie de sa secrétaire. Sa femme, Juliette, est innocente ou bien aveugle. Tous, nous savons que Richard la trompe régulièrement.

– Toi, tu ne sais absolument rien, Hervé.

– Attention à ce que tu dis, Roland. Je pourrais en raconter long sur toi.

Hubert se sentait mal à l'aise. Il vint pour sortir, mais Roland le retint.

– Non, reste ici, Hubert. Qu'est-ce que Richard a dit au sujet de papa ?

– Il se peut qu'il mêle la police à cette affaire. Il en discutera avec vous, lundi.

Roland se tourna alors vers Ernest.

– Puisque Richard n'arrivera que pour les funérailles, je crois qu'il serait important que l'on connaisse les dernières volontés de papa.

Et il apprit à son frère et à Hubert que

monsieur Brébœuf avait fait un testament olographe.

– Nous sommes tous ici, mes deux frères, notre cousine Ninon, son mari, ma femme, vous Ernest et la gouvernante. Ça la concerne peut-être aussi. Il ne manque que Richard. Tu es d'accord avec moi, Hervé.

– Évidemment.

Ernest décida alors de retourner à sa maison, là où il gardait le testament. Aline parut dans la porte de la chambre.

– Vous pouvez entrer, le défunt est prêt. Gertrude et Ninon passèrent les premières. Hubert suivait, les deux frères, Hervé et Roland fermaient la marche. Le corps était étendu sur le lit, mains jointes sur la poitrine.

Aline avait étendu le couvre-pied et fait un rapide ménage. C'était fort présentable.

Gertrude tomba à genoux et se mit à pleurer. Roland se pencha sur elle.

– Allons, calme-toi.

Ninon déclara d'une voix suffisamment forte

pour être entendue de tous :

– Ne vous en faites pas, si votre père a dit vrai, il reviendra à la vie.

Gertrude se retourna brusquement vers Hubert.

– Voulez-vous la faire taire ? Cette folle ne sait pas ce qu'elle dit !

– Gertrude !

Roland avait serré brusquement le bras de sa femme. La blonde et mince femme s'excusa.

– Je ne voulais pas dire ça. Nous sommes tous très nerveux.

Pierre parut avec des fleurs. Il les tendit à Aline.

– Allez chercher des vases et disposez-les de votre mieux. D'ici demain, il devrait y avoir des couronnes ou des gerbes.

Aline sortit en emportant les fleurs. Pierre se mit à genoux et récita une courte prière puis voulut sortir.

– Où vas-tu, demanda Hervé ?

– Dans le jardin. Je déteste les atmosphères lugubres moi, ça m'étouffe.

– Ne pars pas, fit Roland. Nous allons tous nous retirer au salon et faire la lecture du nouveau testament de papa.

Et en attendant l'arrivée d'Ernest, Roland parla du testament olographe.

– Évidemment, il faudra faire authentifier ce testament et ça...

Ninon s'écria :

– Moi, je sais qu'il existe, mon oncle me l'avait dit et...

Hubert lui fit signe de se taire. Il ne voulait pas que sa femme parle trop. Il ne la sentait pas dans son état normal.

On s'installa dans le grand salon. Comme Richard était absent, Roland devenait l'aîné et on lui demanda de faire la lecture.

Au tout début, Hector Brébœuf parlait de son domestique et vieil ami Ernest Lavigueur.

« Ernest pourra demeurer à l'emploi des

châtelains mais il mérite quand même une récompense. J'ai prévu pour lui une allocation de cent dollars par semaine, jusqu'à sa mort. Ce montant ajouté à sa pension de vieillesse lui permettra de vivre décemment. »

Roland arrêta de lire pour demander à Ernest.

– Vu que le reste ne vous concerne pas, installez-vous dans la salle à dîner et s'il vient des visiteurs pour papa, faites-les attendre, ça ne devrait pas être très long.

Hector laissait à sa gouvernante-infirmière une récompense de cinq mille dollars pour ses bons soins.

« À ma belle-fille Gertrude, une somme de dix mille dollars. »

Gertrude ne broncha pas. Elle s'attendait probablement à plus, elle qui s'était occupée de son beau-père durant des années.

« À mes quatre fils, Richard, Roland, Hervé et Pierre, je lègue le château, le domaine et toutes ses dépenses à l'exception de la maison qu'habite ma nièce, madame Lanthier. Cette maison

deviendra la propriété de Hubert Lanthier. »,

– Je ne m’attendais pas à ça, murmura Hubert.

Roland continua :

– De plus, je lègue à mon fils Roland qui a vécu à mes côtés au cours des dernières années, la somme de cinquante mille dollars.

Gertrude esquissa un sourire. Mais Roland avait froncé les sourcils. Il savait que son père possédait passablement d’argent à la banque et dans diverses autres institutions de placements.

– Continue, fit Hervé, on a hâte de savoir.

– À Hervé et Pierre, chacun trente mille dollars. Ils sont venus me visiter régulièrement.

– Avoir su, ricana Pierre, je serais venu toutes les fins de semaine, ça aurait fait grossir la galette.

– Tais-toi donc, idiot, fit Hervé.

Lorsque le silence revint, Roland poursuivit.

– À Richard, le plus vieux de mes fils qui a semblé m’oublier : je ne lui en veux pas. Je sais très bien qu’il a une bonne situation et qu’il est à

l'abri de tout souci financier, mais quand même, je lui lègue la somme de vingt mille dollars.

– Moi, fit Hervé, je ne lui aurais rien donné à ce sans-cœur-là.

Pierre faisait un rapide calcul :

– Cinquante, plus deux fois trente, plus vingt, ça fait cent trente mille. Je croyais que le vieux valait plus de trois cent mille, sans compter le domaine.

– Peut-être laisse-t-il la balance à une œuvre philanthropique, murmura Hervé.

– L'association des revenants et des fantômes incorporée, ricana Pierre.

Gertrude, très nerveuse, cria presque :

– Voulez-vous vous taire, vous deux. Vous oubliez que votre père repose dans la chambre voisine. Tu as fini Roland ?

– Non.

Il avait cependant eu le temps de jeter un coup d'œil sur les dernières lignes du testament. Il était devenu très rouge et ses mains tremblaient

légèrement.

– Enfin, à ma nièce Ninon, la fille de mon frère Vincent, je lègue le reste de ma fortune.

Pierre ne put s’empêcher de s’écrier en frappant sur l’épaule d’Hubert.

– Ça y est, avec ses petits airs de lèche-cul, elle a décroché le gros lot.

Hubert se leva brusquement.

– Tu fais mieux de surveiller tes paroles, toi, mon gros.

– Du calme, fit Ninon froidement. Je veux entendre ce que mon oncle a à dire.

Hervé s’était placé entre son frère et l’époux de sa cousine. Roland put donc continuer.

– Depuis que Ninon est venue s’établir dans les Laurentides, elle a ensoleillé mes jours. Elle ne me traitait pas de vieux fou. Elle a su m’écouter. Elle croyait ce que je lui disais. Ninon est une véritable Brébœuf, pure laine la seule qui, comme moi, fera un jour partie des morts-vivants. Ninon consultera le notaire et mon banquier. Lors de ma dernière révision, ma

fortune se chiffrait à près de quatre cent mille dollars. Avec les intérêts accumulés, moins l'argent qui sera versé à mes fils, elle recevra aux environs de trois cent mille dollars. Je lui promets de la revoir très bientôt. Quant à vous tous qui écoutez cette lecture et qui ne croyez pas aux morts-vivants, si je vous apparais, ce sera simplement pour hanter vos souvenirs. Enfin, je lègue mon âme à Dieu en espérant qu'il la prendra dans son paradis. Quant à mon corps, je le garde puisque j'en aurai besoin très bientôt. Et c'est signé : Hector Brébœuf, puis il y a la signature de Ernest et celle de son ami Baptiste, comme témoins. C'est parfaitement légal, conclut Roland.

Hervé s'était contenu tout le long de la lecture. Mais à la fin, il éclata :

– Richard n'acceptera jamais ça et moi non plus. Il est clair que le vieux n'avait pas toute sa raison quand il a fait ce testament. Nous le contesterons devant les tribunaux.

Il sortit brusquement de la pièce, sitôt suivi de Pierre.

IV

Funérailles agitées

La sonnerie du téléphone se fit entendre pour la septième fois. Personne ne répondait. Le Manchot raccrocha, jeta un coup d'œil sur le second numéro qu'il avait pris en note.

L'employée du service d'appel avait rejoint le Manchot alors qu'il était à manger au restaurant, ce dimanche midi. Hubert Lanthier voulait absolument entrer en communication avec lui.

Robert Dumont signala le second numéro et une voix de femme répondit :

- Résidence de monsieur Hector Brébœuf.
 - Je voudrais parler à monsieur Hubert Lanthier, mademoiselle.
 - Un instant, je vais voir s'il est là.
- Lanthier ne tarda pas à prendre l'appel.

– Ici Robert Dumont. Vous m’avez téléphoné ?

– Oui, Dumont, c’est pour vous prévenir. Les funérailles ont lieu demain matin à neuf heures. Il y en a d’autres à dix heures et...

– Bon, je serai à Labelle dès huit heures. Le Manchot prit quelques notes sur ta route à suivre une fois arrivé au village de Labelle.

– Rien de nouveau depuis votre premier appel ? demanda le détective.

– Si. Hector Brébœuf devait rencontrer son notaire la semaine prochaine pour changer son acte de dernière volonté. Mais il avait fait un testament olographe en attendant. C’est mon épouse Ninon qui hérite de la plus grosse part. Les cousins protestent, évidemment. Je crois que le nom de Ninon n’apparaît même pas sur le premier document qui se trouve entre les mains du notaire. Ils vont essayer de contester la validité du testament olographe. Les cousins de ma femme prétendent que leur père était mentalement malade et j’avoue que certaines phrases peuvent le laisser croire.

– Attendez, ne vous énervez pas inutilement. Nous verrons un avocat en temps et lieu. Je suppose que lundi matin, vous serez au salon mortuaire ?

– Non, chez moi ou au château où monsieur Brébœuf est exposé. Hier, il était simplement sur son lit. Il y est toujours aujourd’hui, mais on l’a placé dans son cercueil.

– Comptez sur moi, je serai là demain matin. Vous avez pu obtenir des renseignements sur les allées et venues de ceux qui habitent le château ?

– Très peu. Je vous conterai ça, demain matin. Je vous attendrai chez moi, si vous arrivez à huit heures.

– Entendu.

Le Manchot raccrocha. Il se mit ensuite en communication avec Candy et lui ordonna de ne pas bouger du bureau, le lendemain, de tout l’avant-midi.

– Il se peut que j’aie besoin de toi, à Labelle. Si je ne t’ai pas téléphoné à midi, fais ton travail comme si j’étais là.

Le lundi matin, dès six heures, le Manchot partit en direction des Laurentides. Il n'était pas encore huit heures lorsqu'il arriva à la maison des Lanthier.

Il vit la porte s'ouvrir sitôt qu'il descendit de voiture. Hubert alla à sa rencontre.

Les deux hommes se serrèrent la main et Lanthier fit passer Robert Dumont dans son salon.

– Ninon vient tout juste de partir pour le château. Nous allons pouvoir causer en paix.

L'agent en placements confia au Manchot les soucis que lui causait la maladie de son épouse.

– Je me demande si elle est réellement guérie. Je ne sais plus : Richard, le plus vieux des fils de monsieur Brébœuf arrivera d'un moment à l'autre. C'est lui qui parle d'exiger une autopsie.

Le Manchot avait accepté le café que lui avait offert Lanthier. Le détective s'alluma un cigare, puis demanda :

– Et vous, quelle est votre opinion ?

– Il se peut que monsieur Brébœuf ait été

empoisonné. Il est également possible qu'il se soit suicidé. C'est lui qui a demandé l'arsenic. Il souffrait peut-être énormément. Cependant, sa mort, selon le médecin de famille, est naturelle. Moi, je n'ose pas me faire d'opinion.

– Je me suis renseigné au sujet de l'arsenic, dit le détective. Si Brébœuf était gravement malade...

– Il l'était.

– Le poison, si votre hypothèse est juste, a été pris dans les deux heures qui ont précédé sa mort. Les fils de monsieur Brébœuf, s'ils ont empoisonné leur père, l'on fait pour pouvoir se partager sa fortune, vous ne croyez pas ?

Lanthier approuva.

– Ils étaient certains d'hériter de fortes sommes. Roland, celui qui habite le château, aurait eu la plus grosse part. Nous parlons d'environ un demi-million, vous savez. Trois des fils auraient probablement reçu chacun cent mille et Roland, le double. Enfin, le domaine, le château, les maisons, le lac, une partie de la montagne, tout ça appartenait à monsieur

Brébœuf. J'ignore la valeur de l'ensemble mais ça vaut sûrement près de cent mille dollars, si ce n'est plus.

Le détective jeta un coup d'œil à sa montre.

– Huit heures dix. À quelle heure le cortège doit-il quitter le château ?

– Vers neuf heures moins le quart.

– Nous avons encore un peu de temps devant nous. Avez-vous pu vérifier les alibis des quatre fils de Brébœuf ?

– Richard était à Montréal, c'est sûr. Les trois autres ont assisté à la fête, au village. Hervé et Pierre disent ne pas s'être quittés de la soirée. Quant à Roland, il a passé une heure à l'hôtel avec ses amis pendant que son épouse Gertrude jouait au bingo dans la salle de l'école. Le reste du temps, ils étaient ensemble. C'est du moins ce qu'ils m'ont dit. Mais je n'ai rien pu vérifier.

– Et au château ?

Lanthier se fit hésitant. Au bout d'un moment, il répondit simplement :

– Vous questionnez madame Aline Rivard,

la gouvernante qui servait d'infirmière à monsieur Bréboeuf.

– Écoutez, Hubert, je suis ici pour vous aider. Pourquoi me cachez-vous la vérité ?

Lanthier s'écria :

– Mais, j'ignore si c'est la vérité. J'ai questionné madame Rivard. Elle m'a dit que vers onze heures, elle avait entendu du bruit dans la chambre du malade. Les deux chambres sont communicantes. La gouvernante a tendu l'oreille et a perçu un bruit de voix. Elle voulait savoir si ce n'était pas son malade qui appelait. Alors, elle a entrouvert la porte. Il n'y avait qu'une toute petite lumière dans la chambre, celle d'une veilleuse. Elle dit avoir vu une femme.

– Elle l'a reconnue ?

– Non, la femme lui tournait le dos. Elle dit que cette femme était vêtue d'une robe pâle, qu'elle avait les cheveux blonds, peut-être gris ou blancs, mais sûrement pas d'une couleur foncée. Enfin, elle était de grandeur moyenne et très mince.

Le Manchot murmura :

– Cette description correspond à celle de votre femme ?

– Oui, Ninon est blonde. Quand elle s'est promenée dans le jardin, elle portait sa robe de nuit et son déshabillé. Ils sont blancs tous les deux. Mais Gertrude, l'épouse de Roland est aussi mince que ma femme, elle aussi est blonde et elle s'est rendue au village dans une robe bleu pâle.

– La gouvernante n'est pas entrée dans la chambre ?

– Non. Elle a refermé doucement la porte. Un peu plus tard, comme elle n'entendait plus rien, avant de s'endormir, elle est allée jeter un coup d'œil sur son malade. Elle n'a fait qu'ouvrir la porte. Comme la veilleuse reste allumée toute la nuit, elle a pu voir monsieur Brébœuf. Il était seul.

– Il dormait ?

– C'est ce que madame Aline a cru. Elle ne s'est pas approchée du lit, ne voulant pas

déranger son malade. Voilà, maintenant, vous savez tout.

Le Manchot se leva. Il était temps de rentrer au château.

– Allez-vous me présenter comme détective ?

– Ninon sait que vous êtes un ami et un bon client. Que vous assistiez aux funérailles de l'oncle de ma femme est tout à fait normal. Vous pouviez avoir affaire dans la région. Ninon est seule à savoir que vous devez venir.

Les deux hommes se dirigèrent vers le château. Il y avait une dizaine de personnes sur la terrasse. D'autres se trouvaient à l'intérieur.

Lanthier entra et se dirigea vers la chambre du défunt suivi du Manchot.

Des hommes, vêtus de noir, l'air très digne, la figure triste comme il sied aux employés des salons funéraires, s'occupaient à transporter les gerbes et les couronnes de fleurs qu'on avait installées dans le salon. Il y avait deux landaus à la porte. On était en train de les remplir.

Plusieurs personnes entouraient le lit. Lanthier

s'approcha d'une jeune femme blonde.

– Ninon, ma femme, je te présente mon ami et un de mes meilleurs clients, Robert Dumont.

Et Hubert présenta le reste de la famille.

Hector Brébœuf reposait dans son cercueil, installé au centre du lit. Un homme âgé, vêtu de noir et portant collet romain s'approcha à son tour.

– Nous allons faire une dernière prière, dit-il.

Une fois qu'elle fut terminée, la famille sortit de la chambre. Le Manchot suivait toujours Lanthier. Roland s'excusa auprès de sa femme.

– Attends-moi une seconde, Gertrude. Je vais prendre sa montre, sa bague à diamant et son jonc. J'en ai parlé avec mes frères. Je ne veux pas faire ça devant les invités.

Un homme, droit comme un poteau de téléphone, attendait dans la porte.

– C'est Bertrand Girard, le directeur de funérailles, dit Lanthier au Manchot.

Roland sortit de la chambre.

– J’ai terminé, dit-il. Vous pouvez fermer le cercueil.

– Attendez que je vous appelle, dit Girard aux porteurs.

Il retourna dans la chambre en compagnie de Roland. Deux ou trois minutes à peine s’écoulèrent avant que Roland ouvre la porte.

– Messieurs, si vous voulez faire votre travail. Les porteurs entrèrent dans la chambre.

– C’est un cercueil de bois, leur dit Girard et la victime ne pesait pas cent livres, je crois. Il est léger.

Mais dignement, les quatre hommes soulevèrent le cercueil. On le transporta à l’extérieur et on l’installa dans le corbillard.

Le directeur de funérailles et ses hommes gagnèrent leurs véhicules respectifs : deux au volant des landaus et les trois autres, dans des voitures noires mises à la disposition de la famille.

– Ici, c’est le directeur qui fournit les voitures pour la famille. Pas question de louer des taxis,

expliqua Lanthier.

Roland fit monter Gertrude dans une des voitures et retourna vers le château. Une femme se tenait dans la porte. Lanthier murmura à l'oreille de Dumont :

– C'est Aline Rivard, la gouvernante. Elle n'assiste pas aux funérailles. C'est elle qui gardera le château jusqu'au retour de la famille. Ensuite, elle partira car son travail est terminé.

Lanthier avait sa propre voiture. Il fit monter son épouse à l'arrière et Dumont s'installa sur la banquette avant, côté passager.

Le convoi se mit en route en direction du village. Personne ne parlait. Soudain, Ninon rompit le silence.

– Tout ça est d'un ridicule ! murmura-t-elle. Lanthier eut une grimace.

– Je t'en pris Ninon, fit-il d'un ton sévère. Mais le Manchot se retourna et regarda la jeune femme :

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Mon oncle n'est pas si mort que ça... il

reviendra, il me l'a promis.

Elle parlait d'une voix lente, ses yeux étaient fixes.

– Vous croyez en la réincarnation ? demanda le détective.

– Mon oncle est un mort-vivant. C'est ce qu'il a toujours dit qu'il deviendrait. Au début, je ne le croyais pas, mais la nuit dernière, je l'ai vu.

– Tu rêvais, Ninon, fit Lanthier.

– Non, non, j'étais éveillée, il était là, près de moi. Je l'ai vu.

– Allons donc, tu parlais, tu étais endormie. Moi, j'étais éveillé et je n'ai vu personne.

– Un mort-vivant n'apparaît qu'à ceux qu'il désire.

Le silence se rétablit. Les voitures approchaient de l'église. Lorsque Ninon descendit, Lanthier demanda au Manchot :

– Que pensez-vous de ma femme ?

– Elle n'est pas folle. Elle a été troublée par les propos de son oncle. Elle a rêvé à lui, c'est

tout à fait normal. Ça passera. Mais si elle continue à parler de morts-vivants, si elle affirme qu'elle cause avec le défunt, appelez son spécialiste. Il ne faut pas risquer une rechute.

Lanthier rejoignit sa femme.

– Moi, je vais m'installer à l'arrière de l'église, lui dit le Manchot.

À cet instant précis, une voiture s'arrêta et un homme en descendit.

– On aurait pu me prévenir que les funérailles étaient à neuf heures. Vous vouliez tout faire sans moi, tonna-t-il.

– C'est Richard, murmura Ninon.

Richard Brébœuf portait une barbe très noire ce qui lui arrondissait la figure. Il était plus grand, mais tout aussi maigre que ses frères Roland et Hervé.

– Calme-toi, Richard. On a cherché à te joindre à Montréal mais ça ne répondait pas au numéro que tu avais laissé à Lanthier, lui dit Roland.

– Je veux voir papa une dernière fois !

– Tu es ridicule, on porte le cercueil dans l'église.

– C'est mon droit, je veux le voir.

Hervé et Pierre s'étaient approchés.

– Salut, Richard, fit le gros Pierre en tendant la main à son frère.

Richard fit mine de ne pas remarquer son geste.

– Roland, dit Hervé, tu en parleras au curé. Au cimetière, si Richard veut absolument voir papa, on peut ouvrir le cercueil. Moi, je le comprends.

– Merci, murmura le plus vieux des Brébœuf.

– Entrons, dit Gertrude, tout le monde attend. Richard, étant le plus âgé de la famille passa le premier. Gertrude suivait au bras de Roland, Hervé et Pierre marchaient à leur suite.

Le détective prit place tout de suite sur un banc, à l'arrière, pendant que tout le reste du groupe se dirigeait vers l'avant.

Même si Brébœuf était fort connu dans les environs, il y avait à peine une centaine de

personnes qui assistaient aux funérailles. Tout se déroula rapidement. Le curé ne fit qu'une courte homélie, le chœur n'était composé que de deux hommes et la cérémonie dura une demi-heure, en tout et pour tout.

Pendant qu'on replaçait le cercueil dans le corbillard, le curé déclara à Roland :

– Il faut faire vite, j'ai d'autres funérailles à dix heures. Ne perdons pas un instant.

Richard à ce moment intervint :

– Monsieur le curé, je suis Richard Brébœuf, l'aîné de la famille. Je n'ai pas pu me présenter avant ce matin et je veux absolument voir papa.

– Il est trop tard, mon ami.

Richard semblait avoir fort mauvais caractère. Il répliqua durement :

– Il n'est jamais trop tard. Il n'est pas encore enterré, à ce que je sache. Alors, au cimetière, je demanderai qu'on ouvre le cercueil.

Le curé poussa une exclamation :

– Vous n'y pensez pas ? Ça ne se fait pas.

– Ça se fait, dit un homme âgé qui avait entendu la conversation. Rappelez-vous de ma femme morte en janvier, monsieur le curé. On avait mis le cercueil au charnier et au printemps, avant de l’enterrer, on m’a permis de la voir une dernière fois.

– Mais le temps presse, j’ai un autre service à dix heures...

Richard répliqua :

– On n’a pas besoin de vous, monsieur le curé. Une prière, on peut en faire une.

Plusieurs personnes protestèrent. Le Manchot avait rejoint Lanthier et son épouse. Ninon alors déclara :

– Il est inutile de prier pour son repos éternel, car il est toujours vivant.

Le curé se retourna.

– Qui est vivant ?

– Mon oncle, monsieur Brébœuf ! C’est un mort-vivant !

La foule se mit à murmurer. On parlait à voix

basse. Les plus vieux habitants du village se souvenaient des histoires de fantômes associées au château qu'on avait dit hanté.

– Vous n'avez pas honte, madame, de parler de cette façon devant la maison du Seigneur.

Gertrude décida d'intervenir

– Monsieur le curé, notre cousine a été profondément troublée par la mort de mon beau-père. Nous allons nous rendre au cimetière. Monsieur Girard, le directeur de funérailles récitera les prières d'usage et Richard pourra voir son père.

L'homme tout en noir répondit d'une voix caverneuse :

– Moi, je veux bien, mais il faudra que vous trouviez quatre porteurs car déjà, il se fait tard. Les porteurs doivent se rendre à mon salon, mon assistant dirigera les funérailles de madame Sablon...

Richard se tourna vers ses frères.

– Nous sommes quatre, nous nous occuperons de papa.

On plaça le cercueil dans le corbillard. Les gens s'entassèrent dans les voitures de la famille car les autos du directeur de funérailles devaient s'occuper du prochain service funèbre.

La plupart de ceux qui avaient assisté à l'office funèbre ne se rendirent pas au cimetière. Il n'y eut donc que les parents et les intimes les plus proches de la famille pour suivre le cortège. Lanthier présenta un petit homme âgé, qui se tenait tout seul.

– C'est Ernest Lavigueur, domestique des Brébœuf depuis plus de vingt-cinq ans.

Les Brébœuf possédaient leur terrain au cimetière. Déjà, la fosse avait été creusée au pied d'un monument où était gravé le nom des défunts de la famille.

On sortit le cercueil du corbillard et on le plaça sur de larges courroies tendues au-dessus de la fosse.

– Ouvrez-le, ordonna Richard au directeur de funérailles.

Ce dernier hésita. Il regarda les autres

membres de la famille. Roland fit oui de la tête.

Bertrand Girard s'avança et retira les deux loquets. Il souleva le couvercle !

Des exclamations jaillirent de partout. Le Manchot s'avança rapidement et jeta un coup d'œil. Le cercueil était vide ! Le mort avait disparu.

Soudain, un rire retentissant éclata. Comme une folle, Ninon criait :

– Je vous l'avais dit ! Le mort-vivant ! Il n'est plus là ! Il est ressuscité ! Qui veut d'un cercueil ! Nous avons un cercueil à louer !

Lanthier ne pouvait la faire taire. Il fit signe au Manchot et ce dernier l'aida à maîtriser Ninon qui se débattait comme un diable dans l'eau bénite. Les deux hommes réussirent à l'enfermer dans la voiture pendant que les frères Brébœuf, les parents et les amis étaient cloués sur place de stupeur.

V

Le verre de lait

Le docteur Gouneau avait assisté aux funérailles. Il s'était ensuite rendu au cimetière. Les Brébœuf étaient des amis de longue date.

– Je vous en prie, docteur, faites quelque chose pour cette femme, lui dit Gertrude.

Le vieil homme se rendit rapidement à sa voiture et en revint avec sa petite valise noire de médecin.

– Laissez, Hubert, nous allons nous en occuper, fit Gertrude.

Déjà, le médecin avait placé sa valise sur la banquette avant et en avait retiré une seringue. Il préparait une injection.

Roland hurla soudain :

– Mais qu'est-ce que vous attendez pour

fermer le couvercle du cercueil ?

Le directeur de funérailles s'exécuta immédiatement. Lanthier avait repris son calme et il imposa le silence.

– Tantôt, je vous ai présenté mon ami, monsieur Dumont, dit-il, mais personne n'a semblé le reconnaître. Il est détective privé.

– Le Manchot, murmura le gros Pierre.

– Oui, c'est lui, poursuivit l'agent en placements. Si on lui demandait de nous aider.

Richard, d'un ton sec, questionna le Manchot.

– Qu'êtes-vous venu faire ici, Dumont ?

Ce fut Lanthier qui répondit :

– Monsieur Dumont est un ami et un de mes meilleurs clients. Il était de passage dans la région et a décidé de me faire une visite de sympathie.

Pierre ricana :

– Écoute le cousin, tu nous prends pour des cruches, tu cherches à nous emplir ?

Le Manchot proposa alors :

– Si nous retournions tous au château. Je ne vois pas pour quelles raisons nous discutons devant tous ces gens.

Roland approuva. Il ordonna au directeur de funérailles de se charger du cercueil.

– Ramenez-le au château, monsieur Dumont voudra sûrement l’examiner.

Hervé aida Bertrand Girard et on plaça le cercueil dans le corbillard. Les curieux s’éloignaient rapidement. Quelques-uns étaient partis en courant vers le village. La nouvelle de la résurrection de Hector Brébœuf allait se répandre comme une traînée de poudre.

– Montez avec moi, dit Richard au Manchot. Monsieur Lanthier va probablement se rendre chez lui en compagnie de Ninon et Gertrude. Si le docteur a donné une injection à cette folle, il faudra la mettre au lit.

Le détective accepta l’invitation du plus vieux des frères. Il prévint Lanthier.

– Nous nous retrouverons au château. Comment va votre femme ?

– Le docteur lui a donné un calmant. Mais il m’a assuré qu’elle ne dormira pas.

– Dans ce cas, j’aimerais bien qu’elle vienne au château. J’aurai des questions à poser à tout le monde.

– J’en parlerai au médecin.

Le corbillard s’ébranlait. Hervé avait pris place près du directeur de funérailles.

Roland et Pierre grimpèrent dans l’automobile du docteur Gouneau et le Manchot s’installa dans celle de Richard.

– Vous croyez aux ressuscités ? demanda l’homme en s’installant derrière le volant.

– Non, répondit le Manchot.

– Moi non plus. Je ne m’explique pas la disparition du cadavre... Je suis certain que la mort de papa n’est pas naturelle. Il a été assassiné. Je suis pharmacien. Je sais qu’avec de l’arsenic...

– Hubert Lanthier m’a mis au courant. C’est pour cette raison que j’ai décidé d’assister aux funérailles. Hubert s’attendait à des événements

du genre. Il craint qu'on accuse sa femme, surtout depuis qu'on sait qu'elle hérite de la majeure partie de la fortune du défunt.

Richard sursauta et faillit perdre la maîtrise de son véhicule. Il donna un violent coup de volant.

– Qu'est-ce que vous avez dit ? Ma cousine hérite...

– J'aurais dû y penser. Vous n'étiez pas là, lors de la lecture du testament. Richard rageait.

– Mais pourquoi ont-ils ouvert le testament ? Je suis le plus vieux de la famille. On devait m'attendre.

Le Manchot tenta de corriger son erreur en expliquant :

– Le domestique Ernest a révélé que votre père avait fait un testament olographe. Vos frères ont voulu savoir immédiatement à quoi s'en tenir et ont demandé à voir ce testament. J'en ignore les détails. Selon Lanthier, les dernières volontés du défunt ont été écrites à la main et la signature de deux témoins a été apposée au bas du document.

– Incroyable ! Mais ça ne tient pas debout. Pourquoi papa aurait-il laissé sa fortune à une nièce qu’il n’a pas connue et qui a passé plusieurs mois de sa vie dans une maison de santé. C’est complètement ridicule. Mais ce testament est nul. Vous voyez bien que papa n’avait pas tout son esprit.

On approchait du château.

– Qu’on le veuille ou non, dit Richard, moi, je préviens les autorités policières. Il est clair que ma cousine, quand elle a cru ou su qu’elle allait hériter, a décidé de tuer papa.

La voiture s’arrêta près du château.

– Comment expliquez-vous la disparition du défunt ? demanda le détective.

– Ce doit être le mari qui s’en est chargé.

– Non. Personne n’a pu faire disparaître le corps, dit le Manchot. J’étais au château ce matin. Hubert est toujours resté près de moi. J’ai vu votre père, dans son cercueil, quelques instants seulement avant qu’on ne le ferme.

Le Manchot descendit rapidement de voiture.

Il se dirigea vers un taxi, stationné près du château. Une femme venait d'y prendre place.

– Un instant, fit le détective en ouvrant la portière.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qui êtes-vous ?

– Robert Dumont, détective. Vous êtes la gouvernante, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Où allez-vous ?

– Mon travail est terminé. Je viens de voir monsieur Roland. Il m'a dit que je pouvais partir. J'ai hâte de m'éloigner de ce château.

Mais le Manchot la saisit par le bras.

– Moi, madame, je vais vous demander de demeurer ici. J'ai certaines questions à vous poser. Vous êtes un témoin très important. Vous savez ce qui s'est passé au cimetière ?

– Oui. C'est pour ça que je retourne chez moi. J'en ai assez. J'ai vécu près d'un fou durant des semaines. Laissez-moi partir.

– Bon, comme vous voudrez. Mais la police vous forcera à revenir, surtout si on peut prouver que monsieur Brébœuf a été assassiné.

– Tiens, vous ne faites pas partie de la police ? Alors, vous m’avez menti ? dit la femme d’un air hautain.

– J’ai dit que j’étais détective, madame. Je suis enquêteur privé et si vous voulez vous éviter des ennuis, vous faites mieux de m’obéir.

Aline Rivard sembla prendre sa décision. Elle ordonna au chauffeur de taxi de sortir les deux valises qui se trouvaient à l’intérieur de la voiture.

– Vous avez des papiers d’identification ?

Dumont sourit :

– Vous n’avez jamais entendu parler du Manchot ?...

– Oui, mais...

Il appuya sa main gauche sur le bras de la gouvernante et ses doigts se resserrèrent. Elle grimaça.

– Je crois que c’est encore mieux qu’une carte d’identité, n’est-ce pas ? fit le détective avec un sourire.

Ernest, le domestique, venait de descendre de la voiture d’un ami. Aline l’appela :

– Monsieur Ernest ! Voulez-vous vous occuper de mes valises, s’il vous plaît ?

– Qu’est-ce que j’en fais ? demanda le vieil homme, je les dépose dans votre chambre ?

– Non, ce n’est plus ma chambre. Laissez-les dans le vestibule.

Puis, se tournant vers le Manchot :

– Vous, venez avec moi ! je veux vous montrer quelque chose.

Mais à cet instant précis, le détective aperçut son ami Hubert, accompagné de Gertrude. Il revenait de sa maison et à pied et se dirigeait vers le château.

– Je vous verrai tantôt, madame. Je vais réunir tout le monde dans le grand salon.

– Mais, attendez...

Déjà, le Manchot avait rejoint Lanthier.

– Où est votre femme ?

– Nous l’avons installée dans ma maison. Le docteur Gouneau va s’occuper d’elle.

– J’aurais aimé l’interroger, elle est un des témoins les plus importants.

– Le docteur exige qu’elle se repose.

Roland Brébœuf s’approcha des deux hommes.

– Que fait-on du cercueil ?

– J’aimerais l’examiner, dit le détective. Y a-t-il un endroit où vous pouvez le disposer sans qu’il soit à la vue de tout le monde ?

– Dans la cave, là où il était avant la mort de papa.

– Fort bien.

Le détective entra dans le salon en compagnie de Lanthier et de Gertrude. Richard discutait avec ses deux frères Hervé et Pierre. Lorsqu’ils virent arriver le Manchot, ils allèrent directement à lui.

– Nous sommes d’accord, mes frères et moi,

dit Richard. Nous contesterons la légalité du testament olographe.

– Calmez-vous, dit le Manchot. Avant de poser un tel geste, il faudrait tout d’abord retrouver le corps de votre père. Il ne peut quand même pas s’être envolé !

Gertrude demanda à Aline de l’aider à servir à boire à tous.

– Ça ne fera pas de tort, dit Pierre.

Les deux femmes s’occupèrent du service. Roland fit son entrée dans le salon.

– Où est le directeur de funérailles ? demanda le détective.

– Parti, il faut qu’il soit à l’église pour la fin de la cérémonie de dix heures.

– J’aurais bien aimé lui poser quelques questions. C’est lui qui a fermé le cercueil, n’est-ce pas ?

– Oui, mais j’étais présent. Je puis vous jurer que papa était bel et bien dans sa boîte. D’ailleurs, vous étiez là, dans la porte. Jamais nous n’aurions pu faire disparaître un cadavre.

Le gros Pierre suivait sa belle-sœur Gertrude. En l'espace de quelques secondes, il en était rendu à vider son troisième verre.

– Cesse de boire, idiot, fit Hervé, on a tous besoin de notre raison. Il y a suffisamment d'une cousine qui l'a perdue !

Lanthier avait entendu la phrase de son cousin. Il fonça vers lui.

– Toi, mon écœurant, c'est la deuxième fois que tu insultes ma femme !

Il voulut frapper Hervé, mais le Manchot saisit son ami par le bras. Sa prothèse se referma, prothèse qui possédait plusieurs fois la force d'une main naturelle.

– Vous allez tous vous calmer, dit Dumont avec force. Ce n'est pas en se battant qu'on va réussir à éclaircir ce mystère.

Le Manchot se tourna vers Roland.

– Puis-je logger un appel ? C'est assez urgent.

– Venez avec moi.

Il le fit entrer dans la salle à dîner. Il y avait un

appareil sur une table.

– Vous pouvez me laisser. Et s’il vous plaît, tâchez de rétablir le calme. Vos frères sont en train de perdre la tête.

Roland sortit de la pièce. Le Manchot décrocha aussitôt le récepteur et téléphona à son agence.

– Passez-moi Candy, dit-il à la secrétaire.

– Un instant, monsieur Dumont. Lorsqu’il eut la jolie blonde au bout du fil, le détective lui donna ses directives.

– Tu vas téléphoner immédiatement à notre ami Lussier à Cartierville. Tu vas louer un hélicoptère et tu vas venir me rejoindre à Labelle, le plus tôt possible.

Candy Varin n’était pas du tout surprise des ordres donnés par son patron. Ce n’était pas la première fois que les membres de l’agence devaient se servir de ce moyen de transport.

– À quel endroit exactement, à Labelle, demanda-t-elle.

– Lorsque Lussier sera au-dessus du village,

qu'il se dirige vers la montagne qui sera à sa droite. Il verra un vieux château, c'est tout près du village. On l'aperçoit quand on passe sur la route principale. Il y a le château et deux autres maisons, il s'agit d'un vaste domaine. L'endroit est facile à repérer.

– Et vous serez à ce château ?

– Oui.

Il donna le numéro de téléphone de la maison des Brébœuf.

– Si Lussier ne peut te conduire, rappelle-moi. Sinon, je t'attends.

– Compris.

Le Manchot raccrocha. Il se retourna en entendant un bruit de pas. Aline Rivard, la gouvernante, venait d'entrer dans la pièce.

– Puis-je vous dire un mot, monsieur le détective.

– Je vous écoute.

– Venez avec moi, fit-elle en empruntant l'escalier qui menait au second étage.

Les chambres des frères Brébœuf et des invités se trouvaient à l'étage supérieur.

Aline Rivard ouvrit une porte.

– Entrez !

Le détective se trouva dans une pièce qui servait de salle de couture. Il y avait là des robes, un mannequin, une machine à coudre, une table de travail et deux fauteuils.

– Il n'y a que moi qui me servais de cette pièce, dit-elle. Madame Gertrude n'y venait que rarement. Moi, j'adore la couture.

Elle ouvrit la porte de la garde-robe. D'une tablette supérieure, accrochées à un tuyau de métal, quelques pièces de vêtements pendaient. La gouvernante glissa sa main sur la tablette du dessus.

– Tenez !

Elle tendit un verre au détective.

– Qu'est-ce que c'est ?

– J'ai trouvé ce verre sur la table de chevet de monsieur Brébœuf.

– Le défunt ?

– Oui.

– Quand ?

– Quand j’ai constaté le décès. J’ai apporté le verre à la cuisine avec un pot contenant de l’eau et un autre verre. Ce n’est qu’un peu plus tard que je me suis posé des questions. Je suis retournée à la cuisine ; le verre était toujours là. Je l’ai pris et l’ai apporté dans ma chambre.

– Pourquoi ?

– Je voulais l’examiner de plus près. Ce semble être du lait qu’il y a eu là-dedans. Je n’ai pas osé parler de ce verre. Une seule personne peut l’avoir apporté dans la chambre du malade...

– Qui ?

– Celle qui est venue rendre visite à monsieur Brébœuf, quelques heures avant sa mort.

– Cette personne, vous la connaissez ?

Aline hésita :

– Je n’ai pas vu sa figure. Il faisait très sombre. Mais je suis quand même certaine que

c'est madame Gertrude !

Le Manchot demanda :

– Avez-vous raconté cet incident à quelqu'un d'autre ?

– Non. Je voulais en parler à monsieur Roland mais il y a eu tellement de monde, en fin de semaine que j'ai complètement oublié. Ce n'est que lorsque vous étiez tous partis pour l'église, que j'ai retrouvé le verre. J'ai fait mes valises, puis je suis montée ici pour prendre une robe que j'achevais de confectionner. J'ai décidé d'y cacher le verre.

– Mais pourquoi ?

Elle haussa les épaules :

– Je ne pourrais vous dire exactement. Je sais que monsieur Richard voulait qu'on pratique une autopsie sur le corps de son père. Moi, je suis certaine qu'il s'agit d'une mort naturelle... mais si monsieur a été empoisonné, le contenu de ce verre a pu y jouer un grand rôle. S'il y avait eu autopsie, les policiers auraient sûrement communiqué avec moi et à ce moment-là, j'aurais

parlé de ce verre.

– Évidemment, vous y avez touché ?

– Mais oui.

– Vous, le malade, moi, la personne qui lui a apporté à boire... inutile de relever les empreintes.

Le Manchot porta le verre à son nez et sentit.

– Ça ne sent pas très bon, murmura-t-il.

– Évidemment, un peu de lait qui repose dans un verre depuis vendredi soir, c'est normal.

– Mais vous, vous avez senti le contenu lorsque vous avez pris le verre ?

La gouvernante avoua :

– Non. J'ai été négligente, je l'avoue. J'ai ramassé ce verre machinalement, en faisant le ménage de la chambre. J'étais troublée comme tout le monde. On venait de constater la mort de monsieur Brébœuf.

Le Manchot regarda autour de lui, puis demanda :

– Auriez-vous un sac de papier dans lequel je

pourrais mettre ce verre ?

– Un instant.

Elle en trouva un dans le tiroir de la table.

– Je vais vous demander, madame, de ne souffler mot à personne sur l'existence de ce verre.

– Très bien.

Le détective descendit l'escalier en compagnie de la gouvernante. Roland l'attendait.

– Où étiez-vous passé, monsieur Dumont ?

– Je discutais avec madame.

– Mes frères et moi en sommes venus à une entente. Nous allons retenir vos services.

Il faut absolument retrouver le corps de papa. Nous nous rangeons de l'avis de Richard. Il faudra ensuite prévenir la police et faire pratiquer une autopsie.

– Votre frère Richard est au salon ?

– Oui.

– Voulez-vous lui demander de venir, s'il vous

plaît ? Je l'attends ici. Retournez au salon, madame Rivard.

Roland disparut avec la gouvernante. Quelques secondes plus tard, le plus vieux des frères entra.

– Vous désirez me voir, Dumont ?

Le détective sortit le verre du sac de papier.

– Je fais appel à vos connaissances à titre de pharmacien. Pouvez-vous me dire si ce verre a pu contenir autre chose que du lait ?

Richard prit le verre, le porta à son nez, esquissa une grimace, puis plongea son index et en retira un petit morceau d'une pâte blanche qui s'était formée au fond. Il porta son doigt à sa bouche.

– Aucun doute possible, monsieur Dumont. Ce verre contenait une forte quantité d'arsenic !

VI

Alibis

Le Manchot remit le verre dans sa poche.

– Ne parlez pas de ça à vos frères, dit-il.

– Où avez-vous trouvé ce verre ? demanda Richard.

– Ça n'a aucune importance. Je vous demande de garder le secret. Bientôt, un hélicoptère arrivera de Montréal, j'ai demandé l'aide d'un collaborateur. Je remettrai le verre au pilote qui ira le confier à un chimiste de mes amis. Je préfère attendre le rapport officiel d'analyse.

– Mais je vous jure, Dumont...

– Je ne mets pas votre parole en doute, monsieur Richard. Mais je veux savoir la quantité exacte d'arsenic qu'il y avait dans ce verre.

Richard haussa les épaules :

– Vous ne le saurez jamais. Il n'en reste qu'une mince couche tout au fond.

– Je sais, mais le chimiste pourra me donner le pourcentage d'arsenic que contenait le mélange.

– Une chose est certaine, ça devait avoir un goût affreux. Si papa a bu ça, il a dû s'en rendre compte.

– Pas s'il croyait que c'était un remède.

Le pharmacien s'écria alors :

– Une seule personne a pu lui donner ce verre en lui faisant croire qu'il s'agissait d'un remède : c'est cette vieille fille, la gouvernante. Je me demande d'où elle sort celle-là. Elle a l'air d'une matrone.

Le détective reprit le raisonnement de Richard :

– Vous avez raison quand vous dites que votre père faisait confiance à la personne qui lui a fait boire ce verre. Moi, j'en connais au moins trois qui auraient pu le faire : Aline, comme vous venez de le dire vous-même, Gertrude, sa belle-fille, qui le soignait avant l'arrivée de

l'infirmière, et enfin Ninon. Il adorait cette petite. Vous savez qu'il passait des heures à causer avec elle, lui qui ne parlait jamais à personne ?

– Je l'ignorais.

– Au fait, vous avez cette lettre que votre père vous a écrite dans laquelle il disait qu'il se sentait mieux et qu'il voulait partir en voyage ?

– Je crois qu'elle s'est perdue...

Le Manchot regarda curieusement le pharmacien et ce dernier enchaîna aussitôt.

– Non, attendez, je ne voudrais pas que vous vous mépreniez. J'ai lu la lettre, puis je l'ai jetée dans mon panier, avec la publicité et autres lettres sans importance. Or, Juliette, ma femme, vide ce panier deux ou trois fois par semaine. C'est pour ça que je dis que la lettre s'est perdue. Il faudrait questionner Juliette, mais je suis persuadé qu'elle a fait le ménage après mon départ.

Ils décidèrent de retourner au salon où tout le groupe attendait. Le docteur Gouneau venait d'arriver.

– Comment est madame Lanthier ? lui

demanda le Manchot en l'apercevant.

– Elle dort, je lui ai donné un sédatif. C'était nécessaire. Elle était trop nerveuse. N'oubliez pas que cette jeune dame relève d'une longue maladie.

– Vous pouvez rester ici ? demanda le détective. Je veux que vous vous occupiez d'elle, sitôt qu'elle se réveillera. J'ai plusieurs questions à lui poser.

Le vieux médecin sortit une pipe de sa poche et se mit à la bourrer.

– À mon âge, dit-il, je ne soigne que les vieux amis, je ne fais pratiquement plus de bureau. Je vais téléphoner à ma bonne pour la prévenir que je suis ici.

Il se dirigea vers la salle à manger et Roland crut bon d'expliquer :

– Le docteur Gouneau est veuf depuis trois ans. C'est depuis la mort de sa femme qu'il a cessé sa pratique, il n'a gardé que quelques clients.

Le docteur revint presque aussitôt. Le

Manchot demanda à tous de s'asseoir. Roland avait pris place avec Gertrude sur le grand divan, Aline était à leurs côtés. Hervé s'était assis dans un fauteuil et Pierre se tenait debout près de lui. Richard s'installa dans un autre fauteuil.

– J'ai de bonnes raisons de croire, commença le Manchot que votre père a été empoisonné, à moins qu'il ne se soit suicidé.

Tous demeurèrent stupéfaits sauf Aline et Richard qui étaient déjà dans le secret.

– Vous en avez la preuve ? demanda enfin le gros Pierre.

– Je sais qu'il a bu, le soir de sa mort, un verre de lait qui contenait de l'arsenic. Au fait, où est Ernest, le domestique ?

– Il a descendu le cercueil dans la cave puis, il devait faire un peu de ménage dans la chambre de papa. Je lui ai demandé de ramasser tout ce qui appartenait à mon père, vêtements, papiers, etc. et de placer tout ça dans des valises.

– Allez le chercher.

Roland ne fut pas longtemps parti. Il revint

bientôt avec le vieil homme.

– Monsieur Ernest, vous vous souvenez qu’il y a quelques jours, madame Lanthier vous a remis de l’arsenic que son oncle lui avait demandé d’acheter ?

– Oui, elle m’a recommandé de bien cacher cette boîte. Je ne devais m’en servir que sur les ordres de monsieur. Il voulait qu’on se débarrasse des rats.

– Vous voulez aller me chercher cette boîte ?

– Certainement, ça ne sera pas long.

Le domestique sortit. Le Manchot prit son calepin et s’installa près d’une petite table.

– Monsieur Hector Bréboeuf souffrait de gastro-entérite. Si la dose d’arsenic qu’on lui a administrée était assez forte, il a pu vivre une heure, peut-être deux...

– Au plus, fit le pharmacien.

– Docteur, questionna le détective, vous avez bien dit que la mort remontait aux environs de minuit ?

– C’est une heure approximative, vous savez. Il faudrait une autopsie pour être plus exact. Robert Dumont l’approuva, puis poursuivit :

– On peut conclure quand même que monsieur Brébœuf, toujours s’il a pris du poison, l’a avalé entre dix heures et minuit. J’aimerais que vous me disiez tous où vous étiez à cette heure-là. Vous, madame Rivard, vous étiez dans votre chambre et vous, monsieur Richard, à Montréal.

Hervé intervint :

– C’est lui qui dit ça, mais qui nous prouve qu’il n’a pas pu venir rendre visite à papa alors que nous étions tous absents ?

Richard se tourna vers son frère.

– Tu cherches à me faire accuser ? Tu sauras, mon cher frère, que j’ai un alibi inattaquable. J’étais avec ma secrétaire...

– Dans une chambre d’hôtel, termina Pierre.

– Je te défends de...

– Te fâche pas, répliqua le gros homme. Tu es bien un Brébœuf, tu n’entends pas à rire.

– Ce n’est pas le temps de blaguer, il me semble, murmura Gertrude.

Le pharmacien reprit :

– En temps et lieu, je vous donnerai une liste de noms, monsieur Dumont, vous saurez avec qui j’ai passé la soirée.

Lanthier qui s’était assis sur le banc du vieux piano demanda :

– Robert, vous avez besoin de moi ? J’aimerais bien aller voir comment va Ninon.

Aline qui n’avait pas dit un mot, déclara alors de sa voix dure :

– Avant qu’il ne parte, vous pourriez lui demander où il était le soir du crime. Les Lanthier ne sont pas allés à la fête au village.

– Je le sais déjà, dit le Manchot. Allez voir votre épouse et si elle dort, revenez tout de suite.

– Promis.

Lanthier sortit du grand salon et presque au même moment, Ernest, le domestique, revint.

– J’ai beau chercher partout, la boîte d’arsenic

a disparu ! dit-il.

Cette phrase jeta un froid sur tout le groupe. Le silence devint gênant. Enfin, le Manchot le rompit :

– Si on continuait à parler des alibis : vous avez eu le temps d’y songer. Vous, où étiez-vous, vendredi soir ?

Il s’était adressé à Pierre, le gros homme répondit :

– Avec mes frères et ma belle-sœur, je me suis rendu au village où il y avait fête. Vous pouvez vérifier, j’ai passé toute la soirée à l’hôtel.

– Le contraire nous aurait surpris, ricana Roland. Quand nous l’avons ramené, selon sa bonne habitude, il était ivre mort !

– J’étais ivre, mais pas mort ! Tu ne te souviens pas que je chantais dans la voiture ? T’as déjà vu un mort qui chante, toi ?

Hervé le fit taire en prenant la parole.

– Mon frère dit vrai, nous avons été ensemble toute la soirée, mais j’ajoute tout de suite que j’ai moins bu que lui.

– Une seconde, s’écria Pierre, on n’a pas toujours été ensemble. Moi, je suis resté au bar. J’ai pas bougé de là. Mais toi, tu te promenais.

– J’ai salué des amis, c’est normal.

– Oui, mais je t’ai cherché vers dix heures trente ou onze heures, je ne te voyais nulle part.

– Je suis allé m’amuser un peu du côté des jeux d’adresse. N’oublie pas que cette fête, c’est pour venir en aide à la paroisse, pas pour encourager l’hôtelier. Je suis certain, monsieur le détective, que vous trouverez plusieurs personnes du village qui m’ont vu jouer à la roulette, aux dards, au jeu de poches...

– Nous vérifierons, dit le Manchot. Et maintenant, vous deux ?

Il regardait Gertrude et Roland.

– Nous étions au village nous aussi, répondit Brébœuf. Quand nous sommes arrivés, nous avons causé avec plusieurs personnes. On a dansé, puis je suis allé à l’hôtel boire avec des amis. Je peux vous donner des noms. J’ai retrouvé Gertrude au bingo. Nous sommes

retournés danser jusqu'à la fin de la soirée.

– À quelle heure vous êtes-vous séparé de votre femme ?

Il haussa les épaules :

– Bah ! je ne sais pas moi. Il pouvait être dix heures, peut-être plus tard. On s'est retrouvé à onze heures et demie, ça, j'en suis certain car j'ai vu l'heure à l'horloge électrique de la salle en entrant.

– Donc, madame, de dix heures à onze heures et demie, vous avez joué au bingo. Je suppose que vous aussi, vous avez des témoins ?

– Oui, répondit Gertrude, plusieurs dames pourront vous l'affirmer. Quant à l'heure exacte où j'ai commencé à jouer, j'ignore si elles pourront le dire. J'ai cessé de danser parce que j'avais un peu mal à la tête. Alors, avant d'entrer dans la salle du bingo, je me suis promenée un peu, j'ai regardé les jeux, je me suis même éloignée du terrain où l'on organise cette kermesse. Le bruit me fatiguait.

– Vous avez été longtemps absente ?

– Mais je ne sais pas, moi. Je n’ai pas les yeux rivés au boîtier de ma montre, répliqua-t-elle brusquement.

Aline regarda longuement le Manchot et ses yeux en disaient long.

Pierre se dirigea vers la fenêtre. On venait d’entendre un bruit étrange.

– Un hélicoptère, s’écria-t-il. Il se pose sur le terrain entre le château et la maison louée aux Lanthier.

– C’est une de mes assistantes que j’ai fait venir de Montréal, elle va m’aider à mener mon enquête.

Le Manchot sortit rapidement du château. L’hélicoptère venait de s’immobiliser et Candy en descendit.

Elle s’éloigna de l’appareil et aussitôt, l’hélice se remit à tourner.

Le Manchot courut en faisant des signes désespérés. Lussier, le pilote, le vit et arrêta le moteur.

– Que se passe-t-il, Robert ? demanda Candy.

– Je suis à toi dans une seconde.

Le Manchot tendit le sac contenant le verre au pilote et lui donna des directives. Pendant ce temps, les quatre frères Brébœuf étaient sortis de la maison.

– Whoa ! T’as vu le patron ? s’écria Pierre en apercevant Candy.

La blonde assistante du Manchot portait pourtant des vêtements très décents. Elle avait mis une paire de pantalons et un chandail de laine. Mais ce chandail la moulait tellement qu’il était facile de constater qu’elle n’avait pas autre chose en dessous.

L’hélice se remit à tourner. Le Manchot et sa compagne s’éloignèrent, et bientôt l’hélicoptère disparut dans le ciel.

– Présentez-nous cette belle fille, Manchot, fit Pierre en s’avançant.

– Mademoiselle Varin, une de mes assistantes, déclara le détective. Ce sont les quatre frères Brébœuf. Pierre, Hervé, Roland et Richard.

Pierre tendit la main à Candy.

– Au nom de mes frères, je vous souhaite la bienvenue au château, mademoiselle. Si vous me le permettez, je vous servirai de guide et vous ferai tout visiter.

Candy dégagea sa main et le Manchot intervint.

– Elle n'est pas ici pour ça.

Lanthier se joignit au groupe comme il revenait de sa maison. Il déclara au détective.

– Ninon dort. Son sommeil ne semble pas du tout agité.

Tout le groupe retourna vers le château. Le détective prit la parole :

– Je voudrais que vous fouilliez le château de fond en comble.

Il faut retrouver le cadavre de votre oncle. Quant à vous, mesdames, je vous demanderais de préparer à manger. Il est près d'une heure de l'après-midi et nous n'avons rien pris depuis le matin.

– Monsieur Ernest, accompagnez le docteur et monsieur Lanthier. Ils connaissent moins le

château que les frères Brébœuf. Moi, j'ai à causer avec mon assistante.

Une fois seul avec Candy, le Manchot lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le matin. Lorsqu'il eut terminé, il décida :

– Après avoir mangé, tu te rendras au village avec madame Gertrude. Elle connaît tout le monde. Je veux que tu vérifies les alibis de tous et chacun.

L'aguichante blonde avait pris des notes.

– Quant à moi, ajouta le détective, après avoir examiné le fameux cercueil, j'irai questionner le directeur de funérailles et je me rendrai également au cimetière. Personne n'a songé à examiner la fosse. Je veux le faire. Je m'y rendrai en compagnie du plus vieux des Brébœuf, Richard. J'ai quelques questions à lui poser.

Bientôt, le repas fut prêt. Les deux femmes avaient préparé une salade et des sandwiches. Tout le monde fut réuni dans la salle à dîner. On avait fouillé tous les coins du château, on avait même sondé les murs mais on n'avait rien trouvé.

– Le corps de papa n’est sûrement pas ici.

Le Manchot donna alors ses ordres pour l’après-midi.

– Monsieur Ernest, vous examinerez votre maison. Madame Gertrude, vous accompagnerez mon assistante au village. Moi, je m’y rendrai également en compagnie de Richard.

– Et nous trois ? demanda Hervé.

– Ne bougez pas du château. Vous pourrez examiner les environs. Vous avez fouillé l’intérieur mais faut maintenant chercher à l’extérieur.

– Moi, fit Roland, je dois travailler sur ma voiture. Mon carburateur est sale, je crois ; mon moteur avait des ratés, vendredi soir.

Quant à Lanthier, il décida de retourner auprès de sa femme.

– Surtout, ne lui parlez de rien, à mon retour, je la questionnerai.

Une fois le repas terminé, Candy et Gertrude décidèrent de partir vers le village. Hervé prêta sa voiture à sa belle-sœur puisque celle de Roland

roulait mal. Le Manchot descendit au sous-sol avec les frères Brébœuf, pendant que le docteur Gouneau se rendait auprès de Ninon, en compagnie de Lanthier.

Dumont examina le cercueil et son couvercle. Il palpa le bois et jeta un coup d'œil sur les loquets.

– Pas de double-fond, c'est sûr. Il aurait pu y en avoir un ou encore un faux couvercle qui serait tombé sur le corps en fermant la boîte. Ça l'aurait caché à notre vue.

Les loquets pouvaient se tirer de l'intérieur.

– Une idée de papa, il était persuadé de revenir à la vie et il voulait être capable de sortir de son coffre.

Pierre ricana :

– C'est exactement ce qu'il a fait. Rendez-vous à l'évidence. Il est devenu un mort-vivant. Un fantôme ! Pour moi, cette nuit, nous entendrons des bruits de chaînes ou encore, des craquements d'os.

Hervé bouillonnait. Il détestait les blagues

macabres de son frère.

– Voulez-vous un conseil, Dumont, fit Richard, vous devriez demander à Pierre de retourner chez lui. Il est trop bête pour avoir commis un crime et il ennuie tout le monde avec ses farces plates.

Le gros Pierre poursuivit :

– Moi, je tiens ça de papa : quand je mourrai, je deviendrai un fantôme. Vous ne trouvez pas que ça ferait du bien à la confrérie ? Ordinairement, tous les revenants sont tristes comme la mort. Moi, je les amuserai.

Le Manchot en avait assez. Il déclara :

– Nous allons nous rendre au village. Vous allez me conduire, monsieur Richard ? J'ai à vous causer.

Roland demanda :

– Quand reviendrez-vous ?

– Je l'ignore. Tout d'abord, je vais passer chez Lanthier. Si Ninon est réveillée, je vais la questionner immédiatement.

– Bon, dans ce cas, moi, je vais travailler sur ma voiture.

Il remonta à l'étage du dessus. Ernest montra au détective l'endroit où il avait placé la boîte contenant l'arsenic.

– Qui pouvait être au courant ?

– Monsieur Hector, probablement. Monsieur Roland également. C'est la tablette où je range tout. Quant aux autres, ils ne s'aventurent jamais dans la cave.

Le Manchot sortit accompagné de Richard. La voiture s'arrêta devant la demeure de Lanthier. Hubert était assis au salon et causait avec le docteur Gouneau. Ninon dormait toujours.

– Elle devrait s'éveiller d'ici une heure, assura le médecin.

– Surtout, Lanthier, ne la laissez pas sortir de la maison. Demeurez toujours auprès d'elle, jusqu'à mon retour.

Et Richard remit la voiture en marche et s'engagea sur la petite route qui menait au village.

*

Candy se sentait nerveuse. Toutes ces histoires de fantômes lui avaient mis les nerfs à fleur de peau.

Gertrude semblait bien connaître la route. Le chemin n'était pas très large. De chaque côté, il y avait parfois de gros rochers, il fallait franchir des pentes abruptes, presque des ravins, pour se rendre ou sortir du château.

– Vous ne craignez pas de conduire si vite sur cette route ? demanda Candy.

– J'y suis habituée, je vais au village presque tous les jours. Je pourrais faire ce chemin les yeux fermés.

– C'est mieux pas, fit la blonde détective en riant. Un coup de volant trop brusque et on peut se tuer.

La route à un certain moment tournait brusquement à droite, au haut d'une pente. En face, on pouvait voir tout le village. À gauche, il

y avait un rocher et à droite, un ravin.

L'auto venait de s'engager dans le tournant. Soudain, sortant de derrière l'immense rocher, ils virent une ombre. Ce semblait être un homme.

L'auto s'approchait en vitesse. Gertrude poussa un cri terrible !

– Papa !

– Quoi !

– Là, près du rocher... c'est papa !

Elle ne tenait plus le volant, elle criait comme une folle et la voiture qui avait pris de la vitesse fila directement vers le ravin. Candy se rendit compte que le mort-vivant était disparu, tout aussi rapidement qu'il était apparu !

VII

Le Manhot accuse

L'automobile de Richard s'engagea dans le même tournant et le plus vieux des Brébœuf freina brusquement.

– C'est la voiture d'Hervé !

L'auto s'était écrasée sur le gros rocher. Le Manhot ouvrit la portière et bondit sur la route. Il courut à la voiture.

Gertrude s'était cogné la tête dans le pare-brise qui s'était brisé. Elle saignait abondamment.

– Occupez-vous d'elle, cria le Manhot.

Le devant de la voiture était démoli. Le détective passa du côté du passager et ouvrit la portière. Candy était inconsciente. Sa ceinture de sécurité l'avait retenue clouée à son siège. Le Manhot la décrocha.

Aussitôt, la jolie blonde bougea.

– Candy, c’est moi, Robert ! Tu es blessée ?
Que s’est-il passé ?

– Le mort-vivant, murmura la blonde. Là, sur la route... la femme... perdu le contrôle... le ravin... j’ai saisi le volant... donné un coup... je ne me souviens plus.

– Comment te sens-tu ?

Il l’aida à se lever.

– Étourdie, simplement ! Ouf, nous sommes passées à un cheveu de la mort.

– Monsieur Dumont, venez m’aider, cria Richard. Ma belle-sœur semble sérieusement blessée. Il faut la transporter au château. Le docteur est là.

Le détective et Richard sortirent la jeune femme de la voiture. Pendant ce temps, Candy faisait quelques exercices. Elle reprenait peu à peu ses esprits.

On étendit Gertrude sur la banquette arrière et le Manchot s’assit à ses côtés. Il épongea le sang qui coulait de sa blessure au front.

Non sans difficulté, Richard réussit à faire faire demi-tour à sa voiture. Il retourna vers le château.

– Qu'est-ce que tu disais tantôt, Candy ? Tu as parlé de mort-vivant.

– La voiture s'est engagée sur la route et là, derrière le rocher, un homme est apparu. Gertrude s'est mise à crier. Elle disait que c'était son père, elle avait très peur, elle a laissé le volant. L'ombre est disparue, nous étions pour plonger dans le précipice. J'ai pu saisir le volant et j'ai tourné ; je ne me souviens pas du reste.

– Vous avez évité le précipice, conclut Richard ; l'auto a traversé la route pour s'écraser sur le rocher. Mais ça n'a aucun sens ! S'il y avait un homme sur le bord de la route, ce ne pouvait être papa.

– Candy, tu n'as jamais vu monsieur Brébœuf père, dit le Manchot. Peux-tu décrire l'homme que tu as vu ?

– Il n'était pas grand, âgé, très maigre. Il était vêtu d'un costume foncé, veston et cravate,

chemise pâle...

– Les cheveux ? demanda Richard.

Candy réfléchit quelques secondes.

– Je ne sais pas... je crois qu'il en avait très peu... ils devaient être gris... pas blancs, ça, j'en suis certaine...

Ça correspondait parfaitement à la description d'Hector Brébœuf. Le Manchot et Richard n'osaient plus parler. La voiture approchait du domaine.

– Arrêtez-vous chez Lanthier. Le médecin est là, ordonna le Manchot.

Lorsque l'automobile s'immobilisa, Robert Dumont sauta hors du véhicule et courut à la maison.

– Le docteur, vite, il y a eu un accident, cria-t-il à Lanthier lorsque ce dernier ouvrit la porte.

Le docteur Gouneau courut à la voiture. Il se pencha sur Gertrude.

– Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il.

– La voiture s'est écrasée sur le rocher quand

Gertrude en a perdu le contrôle.

– Faudrait la transporter à l’intérieur, dit le médecin. Ici, je ne puis guère l’examiner.

– Aidez-moi Richard, fit le Manchot.

– Préparez des serviettes et de l’eau, dit le médecin en retournant vers la maison avec Lanthier.

Le Manchot profita du court instant où il fut seul avec la blessée, Candy et Richard, pour leur dire :

– Pas un mot de cette apparition, vous m’avez compris ? C’est un accident tout à fait normal. Inutile d’inquiéter tout le monde.

Lorsque Gertrude fut installée sur la table de la cuisine, le médecin examina sa blessure.

– Une coupure, pas trop profonde... il faudra qu’elle passe des radiographies.

Le sang ne coulait pratiquement plus. Il lui appliqua une serviette humide sur le front.

– Allez me chercher ma valise, ordonna-t-il à Lanthier. Je vais lui faire respirer des sels.

Et bientôt, Gertrude ouvrit les yeux.

– Oh ! j’ai mal à la tête, fit-elle.

– C’est normal, vous avez heurté le pare-brise. Soudain, elle chercha à se redresser et se mit à crier :

– Papa ! Je l’ai vu... sur la route... je l’ai vu...

– Tenez-la, ordonna le médecin. Je prépare une injection.

Le Manchot lui recommanda :

– Soyez calme, madame. C’est un mirage, tout simplement. Mon assistante était avec vous et elle n’a rien vu. Le soleil a frappé le rocher, il a projeté des ombres, vous avez cru voir quelqu’un et avec toutes ces histoires de fantômes...

Le docteur Gouneau lui donna une injection. Gertrude ne parlait plus mais ses yeux exprimaient la terreur.

– Il va falloir transformer ma maison en hôpital, dit Lanthier. Heureusement que nous pouvons l’étendre sur le divan.

Candy se sentait beaucoup mieux. Le Manchot

décida de se rendre au château.

– Hervé devra s’occuper de sa voiture. Je vais demander au gros Pierre de t’accompagner. Ça lui fera sûrement plaisir. Il te dévorait des yeux.

– Ça m’est égal, ne vous inquiétez pas pour moi, Robert. Vous savez que je sais fort bien manipuler les hommes.

Une fois au château, le Manchot apprit aux trois frères Brébœuf que Gertrude avait eu un accident. Il prévint Hervé que sa voiture était toujours sur la route et passablement amochée. Roland s’inquiétait de sa femme.

– Elle est blessée gravement ?

– Non. Le docteur s’est occupé d’elle. Comme elle a repris connaissance, il ne doit pas y avoir de fracture du crâne. Cependant, il faudra lui faire quelques points de suture au-dessus de l’œil pour fermer une coupure.

– Elle est chez Hubert ?

– Oui.

– Je cours la retrouver.

Hervé demanda des détails. Il voulait savoir où se trouvait exactement son véhicule.

– Je vous conseille d'appeler un garagiste. On devra se servir d'une remorque. Tout le devant est abîmé. Vu que vos deux frères sont occupés, Pierre, vous allez prendre votre voiture et venir avec moi.

– À votre service, monsieur le détective.

Et c'est dans la voiture du gros homme qu'on retourna chez les Lanthier. Le Manchot durant le court trajet, expliqua à Pierre :

– Vous allez vous rendre au village et servir de guide à mon assistante, elle vous expliquera le travail...

Pierre s'écria :

– Quoi ? Je vais être seul avec la belle blonde ? Youpi ! C'est un véritable cadeau que vous me faites là ! Hé, vous devez pas vous ennuyer avec une fille comme ça ?

– Je vous préviens, cette fille a étudié les arts martiaux, elle a enseigné le judo et elle sait fort bien se défendre.

– Vous inquiétez pas, monsieur le détective. J’oserais jamais faire mal à une si belle fille !

Une fois chez Lanthier, il préféra demeurer au volant de sa voiture pendant que le Manchot allait chercher Candy. En voyant apparaître la blonde aux formes généreuses, Pierre sortit vivement de son auto, ouvrit la portière et s’inclina devant Candy.

– Passez, mademoiselle. Si vous saviez comme ça me fait plaisir. Demandez-moi n’importe quoi... ou presque... n’importe quoi et je dis oui.

Il éclata de rire et en mettant sa voiture en marche, il demanda :

- Moi, mon prénom, c’est Pierre et vous ?
- Candine ! Mais on m’appelle Candy !
- Candy ! Oh oui, Candy ! Du vrai bonbon !

*

Le Manchot et Richard s’étaient rendus à

l'église puis au cimetière. Mais leurs recherches n'apportèrent absolument rien de neuf.

– Nous retournons au château ? demanda Richard.

– Y a-t-il un endroit où nous pouvons causer, sans risque d'être dérangés ? demanda le détective. Ensuite, je veux voir le directeur de funérailles.

– Au vieil hôtel du village. Il y a de petits salons. Nous serons seuls. Je vous invite à prendre un verre.

Une fois qu'ils furent servis, le Manchot expliqua :

– Ma collaboratrice se charge de vérifier les alibis de vos frères et de votre belle-sœur. Alors, si vous voulez bien, parlez-moi de vendredi soir.

Richard prit son temps. Il s'alluma une cigarette, but une gorgée, puis commença :

– Vendredi, ma secrétaire et moi avons mangé avec le gérant de ma succursale de Ville de Laval. Nous avons examiné les livres également.

– Jusqu'à quelle heure ?

– Je ne sais pas, peut-être neuf heures ?...

– Vous pouvez me donner le nom du gérant de votre succursale ?

– Certainement... mais à bien y penser, le souper s'est terminé avant huit heures.

Craignant que le détective ne vérifie les dires auprès du gérant, au lieu de donner le nom de l'homme, Richard changeait maintenant sa version.

– Ensuite, qu'avez-vous fait ?

– Eh bien... ma secrétaire et moi avons passé la soirée ensemble, à Montréal. J'ai toujours deux chambres au Mont-Royal. C'est là que je descends quand je reçois mes gérants. Nous avons travaillé, elle et moi...

– Vous n'êtes pas sorti ?

– Non, nous avons dû arriver à l'hôtel vers huit heures trente. Nous avons du travail. Kathy est allée se changer et m'a rejoint...

– Kathy ?

– Je veux dire, mademoiselle Lalonde, ma

secrétaire.

– Elle travaille pour vous, à Québec ?

– Oh non, je ne la vois qu’ici à Montréal. J’ai une autre secrétaire à Québec.

Il y eut un long silence. Le Manchot regarda longuement l’homme à la barbe, se leva et s’approcha de lui.

– Vous savez, Brébœuf, un détective privé, c’est un peu un confesseur. Nous sommes tenus au secret professionnel. Je suis dans le métier depuis plusieurs années et comme on dit chez nous, j’ai déjà vu couler l’eau sous les ponts. Alors, ne me cachez rien.

Et en appuyant sur chaque mot, d’un ton affirmatif, il déclara :

– Cette Kathy est votre maîtresse. Quand vous venez à Montréal, vous prenez des rendez-vous avec les gérants de vos succursales et vous travaillez, il est vrai, mais ça ne prend pas deux ou trois jours. Ça dure depuis longtemps, votre petite aventure ?

Richard avait baissé les yeux. C’était un aveu.

– Je me doutais que vous aviez deviné la vérité.

– Je ne suis pas le seul. Vos frères, en particulier Hervé, semblent en savoir long. Votre épouse ne se doute de rien ?

– Elle ne m'en a jamais parlé, mais j'avoue que ça ne roule pas rond dans le ménage.

Le Manchot retourna à son fauteuil, but une gorgée de cognac et enchaîna :

– Il y a quelques jours, vous avez reçu une lettre de votre père. Comme par hasard, vous avez détruit cette lettre.

– Je vous ai tout expliqué et...

– Je sais, mais il n'y a que vous qui puissiez dire ce que contenait la missive de votre père.

– Il me disait qu'il allait mieux, qu'il pensait faire un voyage, c'est tout.

– Pas un mot de son infirmière ? Pas un mot non plus des Lanthier et en particulier de Ninon avec qui il s'entendait si bien ?

– Oui, oui, il en touchait un mot je crois. Je ne

me souviens plus très bien.

– Vous êtes l’aîné, vous êtes fortuné, votre père le dit dans son testament. Il est en confiance avec vous quand il parle de sa fortune car vous êtes le seul de ses fils qui ne soyez pas directement « intéressé ». Du moins, c’est ce qu’il croit. À qui peut-il confier qu’il a l’intention de laisser la majeure partie de sa fortune à sa nièce, sinon à vous ?

– Mais il n’a pas mentionné ça, fit Richard d’une voix blanche.

– Vous le dites mais vous ne pouvez le prouver puisque vous avez détruit la lettre. Suivez bien mon raisonnement. Il vous fait part de ses intentions. Il veut changer son testament, il a demandé à ses fils de prendre rendez-vous pour lui avec son notaire. Il a peut-être mentionné dans sa lettre la date où devait avoir lieu la rencontre.

Brébœuf protesta :

– Mais vous inventez tout, Manchot. Il n’y a pas à dire, vous ne manquez pas d’imagination.

– Si rien n’est changé au testament, vous

croyez hériter de la plus grosse part. Vous ne tenez plus à votre père. Vous savez qu'il souffre de gastro-entérite et que pour lui, la mort sera une délivrance.

Brusquement, l'homme se leva :

– Je ne vous écoute plus, Dumont.

– Restez assis, Brébœuf. Nous n'avons pas fini de causer. Vous savez qu'il y a fête à Labelle, que vos frères s'y rendront, que votre père restera seul. Un alibi ? Il est facile de vous en créer un. Cette Kathy jurera que vous ne l'avez pas quittée de la nuit !

– Oh, mais vous êtes fou !

– Vous vous rendez à Labelle. Vous êtes pharmacien. Vous savez qu'une bonne quantité d'arsenic peut tuer votre père. Vous préparez une potion. Vous vous introduisez au château et...

Brusquement, le Manchot s'arrêta de parler puis demanda au bout d'une seconde ou deux :

– Kathy est une jolie blonde, n'est-ce pas ?

– Oui, qui vous l'a dit ?

– Elle vous a accompagné.

– Mais jamais de la vie, nous n’avons pas bougé de l’hôtel.

Mais le Manchot ne semblait pas entendre les objections de Brébœuf.

– Vous arrivez au château. Madame Rivard est dans sa chambre. Vous allez trouver votre père après avoir versé un verre de lait et y avoir rajouté l’arsenic. Kathy vous accompagne. Vous causez avec votre père. Vous lui avez apporté un bon tonique. À ce moment, madame Aline entend des voix et entrouvre sa porte. Qu’est-ce qu’elle voit ? Une femme blonde, mais elle ne l’aperçoit que de dos.

Richard Brébœuf avait pris la décision de ne plus interrompre le Manchot. Il le laissait continuer son monologue.

– Vous faites boire votre père, puis vous le laissez et vous retournez à Montréal, à votre hôtel. Le lendemain, vous apprenez sa mort car votre femme sait où vous rejoindre et donne le numéro. Vous ne voulez pas vous précipiter à

Labelle. Pourquoi éveiller les soupçons ? Vous attendrez au lundi, vous arriverez à la dernière minute.

Le Manchot semblait avoir terminé. Richard demanda :

– C’est tout ?

Comme le détective ne répondait pas, l’homme à la barbe éclata de rire.

– Elle est bien bonne, je vous croyais beaucoup plus fort que ça, Manchot. Pouvez-vous répondre à certaines questions ?

– Certainement.

– Qui, le premier, a parlé d’arsenic ? Qui a parlé de faire pratiquer une autopsie sur le corps de papa ?

– Vous. N’est-ce pas la meilleure façon d’éloigner les soupçons ? Car vous craignez quand même que quelqu’un ait des soupçons.

– Et la disparition du cadavre ?

– Là, vous m’avez, fit le Manchot en esquissant un sourire. Vous auriez pu être de

connivence avec le directeur de funérailles. Avant de fermer le couvercle, il cache le cadavre dans la chambre.

– Et moi, je n’arrive à l’église que quelques secondes avant le début de l’office.

– Qui me dit que vous n’êtes pas allé au château, pendant que tout le monde suivait le cortège ?

– Pour ça, mon cher Dumont, il m’aurait fallu être un oiseau. Il n’y a qu’une route qui mène au château. Le convoi aurait nécessairement croisé ma voiture.

Mais le détective semblait avoir réponse à tout.

– Pas si vous êtes arrivé avant le départ du cortège. Vous cachez votre voiture. Il y a amplement de place sur le domaine. Quand tous sont partis, vous allez à la maison. Madame Aline Rivard est là, mais elle est dans sa chambre. Elle prépare ses valises, elle ne vous entend pas. Ça ne vous prend qu’une seconde pour sortir avec le corps de votre père que Girard, le directeur, a

caché quelque part. Où apportez-vous le cadavre ? Je l'ignore. Vous le placez peut-être dans le coffre arrière de votre voiture.

Richard arrêta le Manchot.

– Ne continuez pas, vous allez me faire mourir de rire. J'ai encore un autre complice qui s'empare du corps de papa et qui va le placer derrière le rocher afin de jouer aux fantômes. Car moi, je ne puis y aller, je suis avec vous. Tiens, puisque vous voulez romancer, pourquoi ne pas dire que je voulais que Gertrude ait un accident. Mon complice ? Attendez, en plus de Girard, je pourrais avoir acheté la gouvernante. Et on s'amuse tous ensemble, on joue aux fantômes... Ça mérite un verre, tout ça, vous ne croyez pas, Dumont ?

– Vous avez entièrement raison et cette fois, c'est moi qui vais payer.

– Vous avez l'habitude d'offrir à boire aux criminels ?

Le Manchot ne put répondre à la question car l'hôtelier venait d'entrer. Il prit les commandes et

se retira.

– À votre santé, fit le détective en levant son verre.

– Vous changez curieusement d’attitude, Dumont. Tantôt, vous me traitiez comme un criminel...

Robert Dumont, d’un air satisfait, s’alluma un cigare.

– Quand une affaire est ténébreuse comme la mort de votre père, il faut envisager des tas d’hypothèses. Croyez-vous aux fantômes ?

– Non, répondit fermement Richard.

– Moi non plus. Donc, il faut chercher une explication logique à la disparition du corps de votre père. Je ne vous croyais pas réellement coupable, monsieur Brébœuf, mais je tendais la perche. C’est en conversant que bien souvent on découvre la vérité. Vous avez dit des choses qui ont attiré mon attention. C’est bel et bien Girard, le directeur de funérailles qui a fermé le couvercle. Je l’ai dit tantôt, mais je n’attachais pas d’importance à ce détail. Pourtant, quelques

secondes avant qu'il ne ferme le cercueil, Roland votre frère a enlevé les bijoux de votre père.

Le Manchot se rappelait exactement ce qui s'était passé.

– On a fermé la porte de la chambre. Roland et le directeur sont restés seuls avec votre père durant quelques minutes.

Richard sursauta :

– Ne me dites pas que, maintenant, vous allez accuser Roland ? Et il aurait acheté la complicité de Girard, le directeur de funérailles. Je ne vois pas ce dernier se prêter à cette macabre comédie. Supposons un instant que Roland a fait disparaître le cadavre, qu'est-ce que ça lui donnait ?

Le Manchot répondit :

– Sans cadavre, pas d'autopsie,

– Évidemment. Mais par la suite, se servant du corps de mon père, il aurait joué aux fantômes, risquant de tuer sa propre femme. Non, non, ça ne tient pas debout.

Brusquement, le détective se leva :

– Retournez au château, Brébœuf, moi, je vais me rendre chez Girard, le directeur de funérailles. Je vais lui poser des questions directes, l'accuser, s'il le faut. Je le forcerai bien à parler.

Richard Brébœuf partit. Il y avait un téléphone dans le petit salon et le Manchot demanda s'il pouvait loger un appel.

– C'est un interurbain, mais je demanderai que ce compte soit payable à mon agence.

– Certainement, monsieur.

Le Manchot causa tout d'abord avec la téléphoniste, puis on le mit en communication avec l'hôtel Mont-Royal. Il demanda au réceptionniste s'il connaissait bien Richard Brébœuf qui louait régulièrement des chambres à son hôtel.

– Oui, je le connais, ordinairement, il loue toujours deux chambres séparées par un salon. Il se sert du salon pour recevoir des hommes d'affaires.

Le détective le coupa brusquement :

– Un instant, pourquoi avez-vous dit

« ordinairement » ?

– Parce que depuis un mois, il ne retient que la chambre et le salon.

Le Manchot songea :

« C’est évident, puisque sa secrétaire est sa maîtresse, pourquoi paierait-il une seconde chambre ? »

L’employé continuait :

– D’habitude, il était toujours avec sa secrétaire, mademoiselle Kathy, mais elle n’est plus avec lui. Si j’ai bien compris, elle serait en voyage. C’est ce qu’il m’a expliqué vendredi soir.

– Vendredi soir ?

– Oui, vers dix heures, je suis allé au grill et il était là. Nous avons pris un verre ensemble.

Le Manchot n’en croyait pas ses oreilles. Pourquoi Brébœuf lui avait-il menti au sujet de sa secrétaire ? Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité puisqu’il avait un alibi parfait ? Il était à Montréal, avec un témoin, à l’heure même de la mort de son père.

Longtemps, le détective demeura immobile après avoir raccroché. Soudain, il murmura :

« C'est simple comme bonjour. J'aurais dû y penser plus tôt. Mais si j'ai deviné la vérité, il me faudrait trouver le pourquoi de la disparition du cadavre ! Quelle affaire, bon Dieu, quelle affaire !

*

Ninon Lanthier s'éveilla. Combien de temps avait-elle dormi ? Elle ne pouvait le dire exactement. Elle tendit l'oreille et perçut des voix venant du salon. On causait, Hubert n'était pas seul.

Ninon se leva. Son mari l'avait dévêtue à demi. Elle passa un déshabillé.

« Je ne suis pas folle, répéta-t-elle, je ne suis pas folle. Je sais que les morts-vivants n'existent pas. Je croyais avoir fait entendre raison à monsieur Hector. Pourtant, il est ressuscité. »

Elle se retint sur le bord du lit, se sentant

légèrement étourdie.

« Non, non, il n'est pas ressuscité. Les spécialistes me l'ont expliqué à l'hôpital. Les revenants n'existent pas, c'est impossible. On m'en veut, on cherche à m'éliminer. Quelqu'un voudrait que je retourne dans cette maison de santé. Il faut que je me défende ! »

Soudain, une idée traversa son esprit. Hubert, son mari, devait de temps à autre transporter de fortes sommes sur lui. Il avait réussi à obtenir un permis de port d'arme, mais rarement, il emportait son revolver.

Elle se rendit au bureau de son mari, ouvrit un tiroir, fouilla mais ne trouva rien. Elle en ouvrit un second et sous une pile de linge, elle sentit un objet froid, dur.

« Le revolver. »

Elle prit l'arme et regarda le chargeur. Il contenait des balles.

« Je vais le conserver sur moi et malheur à celui qui voudra m'attaquer. »

Depuis sa sortie de l'hôpital, elle cherchait à

lutter contre ce complexe de persécution. Mais cette fois, elle était certaine qu'une personne faisait tout pour qu'elle retourne dans la maison de santé.

« Je suis guérie, ils ne m'auront pas. »

Elle allait quitter sa chambre et rejoindre son mari qui causait avec un autre homme.

« Ce doit être probablement le docteur. »

Comme elle allait ouvrir la porte de la chambre, elle entendit frapper. Ça venait de la fenêtre, la fenêtre qui était légèrement entrouverte.

Soudain, une voix basse, caverneuse, étrange, murmura :

– Ninon, tu me reconnais, c'est moi, je suis revenu, comme je te l'avais promis.

Elle ne pouvait en croire ses yeux. Là, dans la fenêtre, aucune erreur possible, elle reconnaissait son oncle Hector Brébœuf.

La jeune femme faillit s'évanouir. Le mort-vivant était immobile. Il semblait fixer sa nièce. Ninon se ressaisit.

« C'est impossible... pourtant, c'est lui... s'il n'est pas mort... »

Brusquement, elle sortit le revolver de la poche de sa robe de chambre. Sa main tremblait. Elle leva le revolver, visa la fenêtre et fit feu à trois reprises. La vitre vola en éclats.

Le fantôme de Hector Brébœuf disparut. Mais elle était certaine de l'avoir touché.

Elle se mit à rire comme une folle :

« J'ai tué un mort-vivant ! J'ai tué un ressuscité. »

VIII

Mort deux fois

Candy Varin et Pierre Brébœuf avaient questionné de nombreuses personnes. Le gros homme semblait connaître tout le monde dans le village.

Tout d'abord, il présenta à Candy, plusieurs de ses amis qui jurèrent qu'il avait passé la soirée à l'hôtel et qu'il n'avait pas bougé de là.

Candy posa des questions sur Hervé et Roland. Elle prenait des notes dans son calepin.

Après une heure d'interrogatoire, elle avait la preuve que les trois fils de Brébœuf n'avaient pas quitté la fête.

– Il n'y a que votre belle-sœur Gertrude. Des gens ont joué au bingo avec elle. Son mari l'a fait danser, mais il y a quand même une période de

temps où personne n'affirme l'avoir vue.

– Elle dit s'être promenée, elle avait des maux de tête. Gertrude a toujours eu mal aux pieds. Elle ne marche jamais jusqu'au village. Elle n'aurait pu revenir au château, dit Pierre. Elle conduit la voiture de Roland, mais ce soir-là, elle n'avait pas ses clefs. Je me souviens qu'elle a dit à son mari qu'elle ne prenait qu'un tout petit sac afin d'être plus libre pour se déplacer, qu'elle laissait les clefs de la voiture et du château dans sa chambre.

– Il n'y a pas de taxi, ici, à Labelle ?

– Si, dit Pierre, ils ne sont pas nombreux comme dans les grandes villes. Je suis sûr que nous perdons notre temps.

Il stationna sa voiture dans un terrain vacant, au bout du village.

– Acceptez donc mon invitation, on peut aller prendre un verre ensemble à l'hôtel. Si vous saviez comme vous me plaisez. J'ai jamais vu une fille aussi belle que vous.

– Il passa son bras autour des épaules de

Candy et l'attira contre lui.

– Bas les pattes, je vous préviens !

– Un petit baiser, un tout petit !

Et il cherchait à immobiliser Candy. Mais la blonde dégagea son bras droit et d'un solide coup de karaté, elle frappa Pierre à la gorge, du revers de la main. Il devint rouge comme une tomate, il toussait, râlait, étouffait.

– Je vous avais prévenu, dit Candy, je sais fort bien me défendre. Comptez-vous chanceux que nous ayons été dans la voiture. Vous auriez pu vous retrouver inconscient et les quatre fers en l'air.

En cherchant à reprendre son souffle, le gros homme mit sa voiture en marche. Il s'arrêta bientôt au poste de taxis.

Lorsqu'il descendit de voiture, Pierre se sentait un peu mieux. Il questionna un chauffeur.

– Tu connais l'épouse de Roland, mon frère ? Vendredi soir, vers dix heures, tu ne l'aurais pas menée au château ?

– Et ramenée au village, ajouta Candy ?

Le chauffeur déshabilla la femme-détective du regard.

– Dis donc Pierrot ! Où as-tu déniché ce mannequin ? Me semblait que t’avais pas de succès auprès des filles ?

– Cesse tes blagues et réponds à ma question.

– Non, vendredi soir, j’ai été occupé toute la soirée, mais j’ai pas vu madame Brébœuf.

Un autre chauffeur, attiré par Candy, s’était approché. Il avait entendu la fin de la conversation.

– Vous parlez de madame Gertrude ? De vendredi soir ?

– Oui.

– Eh bien moi, je l’ai vue. Il devait être dix heures, dix heures quinze. Je venais de conduire un client. Elle se promenait. J’ai ralenti et je lui ai demandé si elle avait besoin d’un taxi. Elle m’a répondu que non. Elle voulait simplement se reposer de la musique, du tapage, elle allait se rendre au bingo.

Candy demanda :

– Vous êtes certain de ça ?

– Pensez-vous que je mentirais à une belle fille comme vous ? Vous venez habiter Labelle ?

Le gros Pierre jeta :

– Cette fille est avec moi et ça s'appelle touchez-y pas.

Et donnant le bras à Candy, il lui lança un clin d'œil en disant :

– Tu viens, chérie ?

Candy n'osa pas le corriger. Ça amusait Pierre de laisser croire à tous qu'elle était son amie.

« Si ça peut lui faire plaisir. »

Elle grimpa dans la voiture. Elle était fort déçue.

« Tous ont un alibi inattaquable. Je me demande ce qu'en dira Robert ».

Ils revinrent au château. Richard était de retour et il expliqua que le Manchot était demeuré au village afin de rencontrer le directeur de funérailles.

Hervé lisait dans le grand salon. Roland

bricolait toujours sa voiture.

– Quant à la mienne, dit Hervé, elle est rendue au garage. Ça va me coûter plus de huit cents dollars en réparations.

Il n'était guère de bonne humeur. Candy s'informa de Gertrude. Elle reposait dans la maison de Lanthier.

– Vous pouvez aller lui rendre visite, dit Hervé.

– Non, je vais attendre mon patron ici. Je prendrais bien un café.

– Je m'en occupe, fit Pierre en se précipitant vers la cuisine.

Il revint bientôt avec une tasse fumante et c'est à cet instant précis qu'on entendit les coups de feu éclater.

Pierre en échappa la tasse et faillit s'ébouillanter.

– Ça vient de la maison d'Hubert, cria Hervé. Allons-y !

Et tous sortirent en courant du château !

*

Bertrand Girard était indigné.

– Monsieur, sachez que je suis directeur de funérailles depuis vingt ans. Je suis vice-président de l’association des directeurs de funérailles de la province. Je suis un homme honorable. Je ne permettrai pas que vous mettiez ma parole en doute.

– Allons, calmez-vous !

Mais l’homme cria d’une voix aiguë :

– Non, je ne me calmerai pas. Vous m’accusez d’avoir participé à une macabre comédie. Vous accusez également monsieur Roland.

– Je n’ai pas dit ça.

– Mais il était près de moi quand j’ai fermé le cercueil. Il était à mes côtés et je vous jure sur ce que j’ai de plus cher au monde qu’Hector Brébœuf était bien là. Il n’avait pas bougé. Il était mort, mort, vous entendez ?

L'homme se mit à tousser. Le Manchot le laissa se calmer.

– Monsieur Girard, si je vous ai offusqué, je m'en excuse. Je suis prêt à vous croire. Cependant, je vais vous demander un service.

– Lequel ?

– Puis-je jeter un coup d'œil sur le corbillard qui a servi à transporter le corps de monsieur Brébœuf ?

– Je me demande bien ce que ça va vous donner. Venez avec moi.

Le directeur de funérailles possédait deux corbillards. Ils étaient exactement de même dimension.

– Vous pouvez ouvrir la porte arrière, j'aimerais regarder à l'intérieur.

– Comme vous voudrez. Le Manchot pénétra dans la fourgonnette. Sur les murs, il y avait des tentures de soie noire.

– C'est beaucoup plus grand que je ne le croyais.

– Écoutez, Dumont, il y a des cercueils qui sont énormes. Ce ne sont pas tous des boîtes de bois comme celle de monsieur Brébœuf.

Le détective sortit du corbillard.

– Comment procédez-vous avec les cercueils ?

– C’est simple. Vous voyez ces morceaux de métal ? Nous plaçons le cercueil sur ces deux lattes et mes hommes n’ont qu’à le pousser. Les lattes de métal avancent et le cercueil prend sa place. Pour le sortir, c’est la même chose. On tire sur cette poignée et les lattes soutenant le cercueil avancent.

– Donc, en aucun temps, vos hommes ne pénètrent dans la partie arrière du corbillard ?

– Mais non, pourquoi le feraient-ils ?

– Il y a un chauffeur spécial pour le corbillard ?

– Oui. Il se tient debout près de la camionnette. C’est lui qui ouvre les portes aux porteurs.

– Le chauffeur s’était rendu au château ?

– Évidemment. Il est même allé faire une prière dans la chambre. Hector était un de ses amis. Je puis vous jurer, monsieur Dumont que moi et mes employés, nous sommes honnêtes. Je ne puis expliquer ce qui s’est passé, mais nous n’y avons pas été mêlés.

– Je vous remercie de votre coopération, monsieur Girard. Où puis-je trouver un taxi ?

– Au coin de la rue. Le poste est là.

Le Manchot allait s’éloigner.

– Un instant Dumont, je tiens à vous prévenir. Si vous répétez à qui que ce soit que j’ai été mêlé à la disparition d’un corps, je vous actionnerai, je vous traînerai devant les tribunaux. Je ne vous permettrai jamais de salir ma réputation.

Le détective s’éloigna. Il en avait assez entendu.

*

En entendant les coups de feu, Lanthier et le

docteur Gouneau bondirent. Gertrude, étendue sur le divan, s'éveilla.

– Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

– Ne bougez pas, dit le docteur, nous revenons.

Déjà, Lanthier ouvrait la porte de la chambre. Il aperçut sa femme, debout, au centre de la pièce, vêtue de son déshabillé. Elle tenait encore le revolver fumant dans la main. La vitre avait volé en éclats.

– Ninon !

Elle se retourna. Elle était livide.

– Monsieur Hector... mon oncle... il était là, dans la fenêtre.

– Quoi ?

– Je l'ai vu. Il m'a parlé.

– C'est ridicule.

– Je ne suis pas folle, cria-t-elle. Tu entends Hubert, je ne suis pas folle.

Le médecin murmura :

– Je vais lui faire une injection. Enragée, la jeune Ninon se tourna du côté du vieux médecin.

– Non, je ne veux pas que vous me touchiez. Vous êtes en train de me droguer. Je vous jure que j’ai vu mon oncle, là, dans la fenêtre. J’avais pris ton revolver. Alors, j’ai tiré. Je ne puis tuer un mort, n’est-ce pas ?

Lanthier s’approcha de la fenêtre. Il aperçut Hervé, Pierre et Richard qui arrivaient au pas de course. Roland suivait derrière. Candy et Aline Rivard l’accompagnaient.

– Que se passe-t-il ? cria Hervé. Pourquoi avez-vous fait feu ?

Lanthier leur ordonna :

– Attendez-moi à l’extérieur. N’approchez pas de la fenêtre.

Avant de sortir de la maison, il recommanda au médecin :

– Restez auprès d’elle.

– Non, cria Ninon, je vais avec toi. Le docteur voulut intervenir mais la jeune femme le repoussa et le vieil homme dut reculer.

En entrant dans le salon, Ninon se trouva face à Gertrude qui venait de se lever.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous êtes blessée ?

Mais elle n'attendit pas la réponse et sortit à la suite de son mari. Hubert Lanthier rejoignit le groupe qui s'était formé derrière la maison.

On pouvait voir des morceaux de vitre sur le sol.

– Tu es certaine de l'avoir atteint ? demanda Hubert.

– J'ai eu le temps de lui tirer trois balles, trois, à la figure, avant qu'il ne disparaisse, répondit Ninon. Mais où peut-il être ? Il n'a pu fuir ! Je l'ai tué.

Candy comprit que la jeune femme n'en pouvait plus. Ses nerfs allaient craquer.

– Venez vous reposer dans la maison, dit-elle. Surtout, ne vous énervez pas.

– Mais qui êtes-vous ?

– Candine Varin, l'assistante de Robert

Dumont, le Manchot. Allons, venez.

Candy cherchait à l'entraîner mais Ninon se débattait.

– Je veux lui prouver que je dis vrai, qu'ils le cherchent. Je lui ai tiré à la figure. Il faut qu'il soit là !

Instinctivement, Aline et les frères Brébœuf s'étaient éloignés. Hubert Lanthier les avait rejoints. Tous semblaient figés sur place. Ils regardaient Ninon.

– Mais ne restez pas là comme une bande d'idiots ! Cherchez.

– Madame Lanthier, s'il vous plaît, suivez-moi à l'intérieur. Votre mari va s'occuper de tout.

Enfin, les deux femmes entrèrent dans la maison.

– Eh bien, cherchons, dit le gros Pierre. C'est peut-être quelqu'un qui a voulu lui faire peur et si elle a tiré à la figure, la victime ne doit pas être loin.

Lanthier, Hervé, Roland et Aline se mirent à fouiller dans les buissons. Quant à Richard, il

s'était approché de la fenêtre. Soudain, il appela les autres.

– Venez ici. Vous n'avez rien trouvé ?

– Non.

– Pas de traces de sang ? demanda l'aîné.

– Aucune, fit Lanthier.

– Voyez, fit Richard en montrant deux marques de pied.

Roland se pencha :

– Ces marques sont sur le côté de la maison, pas devant la fenêtre.

– De plus, ajouta Richard, aucune goutte de sang et pourtant, Lanthier, votre femme déclare avoir tiré à la figure de l'inconnu à trois reprises.

Hervé mit la main sur l'épaule d'Hubert.

– Il faut vous rendre à l'évidence, Hubert. Ninon n'est pas guérie. Elle est même dangereuse.

Aline intervint alors :

– J'ai fait une folle de moi, en accusant

Gertrude.

– Comment ça ?

– Le soir de la mort de monsieur Brébœuf, j’ai entendu des voix dans la chambre. Une voix d’homme... ce devait être monsieur Brébœuf. La femme, je ne l’ai vue que de dos, c’est elle qui a mis le poison. J’ai remarqué qu’elle portait une robe très pâle, qu’elle était mince et blonde. J’ai cru que c’était madame Gertrude et je l’ai dit à Robert Dumont. Mais maintenant, je suis persuadée qu’il s’agit de madame Lanthier. Elle a la même taille que madame Gertrude, elle est blonde. Elle était chez elle le soir de la mort de monsieur.

Roland se tourna vers Hubert.

– Ta femme est-elle toujours restée près de toi ?

Lanthier avoua :

– Non, j’étais épuisé, je me suis couché tôt. Ninon m’a même donné un somnifère.

– Mais c’est clair, s’écria le gros Pierre, elle vous a drogué !

– Je me suis réveillé. J’ignore l’heure exacte, mais Ninon n’était pas près de moi. Elle avait chaud et elle était allée se promener dans le jardin.

– Comment était-elle vêtue ?

– De sa robe de nuit blanche et de son déshabillé.

– Un déshabillé long ? demanda Aline.

– Non, court, répondit Hubert.

La gouvernante murmura :

– Je l’aurais juré.

Richard se fit le porte-parole de ses frères.

– Lanthier, je suis certain que mes frères sont de mon avis. Nous ne porterons aucune plainte contre votre femme. La mort de papa a été jugée naturelle, laissons tomber l’affaire. Quant au corps disparu, je ne sais comment elle s’y est prise, mais elle a réussi à soutirer la victime de son cercueil. Qu’en a-t-elle fait ? Ça n’a pas d’importance. Papa est mort. Un jour, on le retrouvera et on le remettra dans la fosse. Mais vous devez faire soigner votre femme. Elle croit

voir des fantômes, elle tire des coups de feu, elle aurait pu tuer ou blesser quelqu'un.

Roland parla à son tour. Il approuva son frère.

– Nous sommes de bons amis tous les deux, Hubert. Je regrette ce qui arrive, mais fais face à la réalité. Ta femme est malade, elle l'a toujours été. Les médecins l'ont crue guérie. Ils se sont trompés. Tu dois la faire enfermer... sans tarder.

Hervé demanda tout à coup :

– Pour quelles raisons, Hubert, avez-vous demandé l'aide de Robert Dumont, le Manchot ?

Et comme Lanthier ne disait rien, il continua :

– Parce que vous deviniez la vérité, vous craigniez pour votre femme, avouez-le donc.

Enfin, Hubert parla.

– Je sais que vous avez raison. Au début, je ne voulais pas l'admettre mais je dois me rendre à l'évidence. Je vais téléphoner du château. Je vais demander qu'on envoie une ambulance pour venir chercher Ninon. Je vous remercie tous de votre sympathie.

Ils allaient s'éloigner en direction du château lorsqu'un taxi apparut sur la route.

La voiture filait vers le château mais, en voyant le groupe, le taxi freina et le Manchot descendit de voiture.

– Que se passe-t-il ? demanda le détective en s'approchant.

– Un autre drame, dit Richard. Le mystère de la mort de papa est éclairci.

Tous voulurent parler en même temps. Robert Dumont imposa le silence et demanda à Lanthier de raconter lui-même ce qui s'était passé.

Hubert parla de la supposée vision de sa femme, des coups de feu tirés sur un revenant et de la décision qu'il venait de prendre.

– Ne nous hâtons pas, dit le Manchot. Où est madame Lanthier ?

– Dans la maison, dit Pierre, c'est votre assistante, Candy, qui s'en occupe.

– Bien. Maintenant, quand je suis parti pour le village, je vous ai demandé de fouiller l'extérieur du domaine, vous l'avez fait ?

– Hervé a cherché partout à l’extérieur, répondit Roland. Moi, je suis venu fouiller la maison de Lanthier, il peut vous le dire. Ernest est allé voir de l’autre côté. Il a fouillé dans son hangar, puis avec Hervé, ils se sont rendus dans la montagne.

Et Hervé conclut le rapport de son frère :

– Nous n’avons absolument rien trouvé.

Robert Dumont s’adressa aux frères Brebœuf.

– Richard, Roland et vous Pierre, vous allez m’attendre au château avec Aline. Quant à vous Hervé, j’ai quelques questions à vous poser.

Puis, à Lanthier, il ordonna :

– Retournez auprès de votre femme, elle a besoin de vous.

– Elle est malade.

Le Manchot haussa les épaules :

– Peut-être pas, murmura-t-il, peut-être pas. Selon moi, elle est en excellente santé mentale... je ne pourrais pas en dire autant de tous ceux qui sont ici !

Et sans ajouter un mot, il entraîna Hervé à l'écart.

IX

Un service en attire un autre

– Que me voulez-vous, demanda Hervé, réticent.

– Aucun mal, rassurez-vous. Vous aimeriez être à mon emploi ? demanda le Manchot.

Hervé sursauta :

– Moi ?

– Oui, je suis persuadé que, comme enquêteur, vous pourriez réussir. Vous parlez peut-être un peu trop, mais ce n'est pas grave. Par exemple, vous semblez en savoir long sur tous vos frères, Roland et Richard, surtout. Vous les avez surveillés, pourquoi ?

Il commença par protester. Mais le Manchot se fit insistant :

– Vous avez dit à Roland que vous en saviez

beaucoup sur lui. Vous avez affirmé que Richard trompait sa femme :

Hervé haussa les épaules :

– Je ne suis pas le seul à le savoir. Je suis allé le rencontrer à l’hôtel Mont-Royal, un samedi. Sa secrétaire, une demoiselle Kathy était là. Tous les deux partageaient une suite. Quant à Roland... eh bien... je... enfin... il a trompé sa femme.

– Vous êtes certain de ça ?

– Oui, je l’ai surveillé,

– Mais pourquoi ?

Il se dandinait sur une jambe, puis sur l’autre.

– C’est moi qui ai connu Gertrude le premier. Je l’aimais. Mais elle s’est intéressée à Roland. J’ai toujours aimé Gertrude.

– Et quand vous avez cru que son mari la trompait, vous avez voulu le lui prouver ?

– Oui. Mais je vous jure que jamais je n’ai osé tout dire à Gertrude. Je l’aime trop pour ça. Roland a décidé de briser la liaison. Il s’occupe beaucoup plus de Gertrude, mais il sait que je le

surveillance.

Le Manchot décida :

– Il est temps de communiquer avec les autorités provinciales. Et je vais leur demander une certaine collaboration.

– Pourquoi ?

– Pour démasquer l’assassin de votre père et je vais avoir besoin de vous, Hervé.

*

Le docteur Gouneau avait toutes les difficultés du monde à retenir Gertrude. Elle se disait mieux, voulait savoir ce qui s’était passé et insistait pour retrouver les autres à l’extérieur.

Mais la porte s’ouvrit et Candy entra en compagnie de Ninon. Cette dernière protestait.

– Je ne suis pas folle, j’ai vu mon oncle dans la fenêtre et j’ai fait feu. Je vous jure que je l’ai vu. Ils vont tenter de me faire enfermer.

Gertrude se précipita vers la cousine de son

mari :

– Tu l’as vu, toi aussi, n’est-ce pas ? Eh bien, nous sommes trois, mademoiselle, toi et moi. Ninon s’écria :

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Nous avons failli nous tuer. J’étais au volant de la voiture d’Hervé. Mademoiselle était à mes côtés et papa m’est apparu, sur la route. Demande à mademoiselle.

Candy alors déclara :

– J’ai bien vu quelqu’un mais j’ignore s’il s’agissait de monsieur Hector Brébœuf, je ne l’ai jamais connu.

Gertrude était catégorique :

– C’était mon père ! Je le connais, voyons.

– C’était mon oncle, fit Ninon comme un écho. Moi aussi, je l’ai connu, j’ai passé des heures près de lui. Il m’a juré qu’il m’apparaîtrait une fois mort.

Elle s’avança vers le médecin :

– Vous voyez bien que je ne suis pas folle !

Elle se dirigea vers la fenêtre.

– Regardez-les, ils causent à voix basse. Ils sont en train de comploter. Je me demande si Hubert m’aime encore. Il veut peut-être se débarrasser de moi.

Quelques instants plus tard, Candy vit le Manchot descendre d’un taxi. Ninon voulait aller le retrouver.

– Non, restons tous ici. Robert va venir me rejoindre. Je dois lui faire rapport. Qu’est-ce que ça vous donnerait de sortir ? Personne ne croit votre histoire... excepté moi.

Ninon regarda Candy. Brusquement, elle lui prit les mains.

– C’est vrai ? Vous me croyez, vous ne pensez pas que je suis folle ?

– Mais non. Faites confiance à monsieur Dumont. Il saura élucider tout ce mystère.

Le groupe se dispersait à l’extérieur. Le Manchot causa longuement avec Hervé, puis le détective lui remit les clefs de sa voiture.

Hervé se dirigea vers le château, pendant que

le Manchot entra dans le domaine de Lanthier.

– Où est Hubert ? demanda Ninon.

– Avec vos cousins. Nous irons tous les rejoindre plus tard.

Ninon recommença à protester :

– Monsieur Dumont, je ne suis pas folle...

– Madame, je vous demanderais de rester calme. Ça va demander un certain temps mais tout va s'éclaircir.

Le Manchot prit de nombreuses notes dans son calepin durant plus de cinq minutes. Personne n'osait troubler le silence.

Candy était demeurée près de la fenêtre. Elle vit la voiture du Manchot s'engager sur la petite route, menant au village. Elle le dit à son patron.

– T'en fais pas, Candy. J'ai demandé à Hervé d'accomplir un certain travail. Il a fait ce que je lui ai demandé et il se rend au village. Il devrait être de retour dans une heure ou deux.

Il demanda à Ninon :

– Il y a un appareil téléphonique dans votre

chambre, madame ?

– Oui.

– Je puis m’en servir ?

– Certainement.

Le Manchot fit signe à Candy.

– Viens avec moi.

Une fois dans la chambre, le détective ferma la porte puis demanda à sa collaboratrice :

– Et ton enquête ?

– J’ai peur de vous décevoir, Robert. Les trois frères Brébœuf et madame Gertrude n’ont pas quitté le village de la soirée. Un chauffeur de taxi a affirmé avoir vu madame Gertrude qui se promenait dans le village. Tout est corroboré.

Le détective esquissa un sourire et se frotta les mains :

– Tant mieux, tant mieux, murmura-t-il.

– Comment ça, tant mieux ?

Le Manchot ne répondit pas à la question de Candy.

– Je vais avoir une mission spéciale à te confier pendant que nous serons tous réunis au château pour le souper.

Et il lui expliqua ce qu’il attendait d’elle.

– Pour le moment, va rejoindre les deux femmes et le docteur. Je dois communiquer avec la Sûreté du Québec. J’ai besoin de choses très spéciales. Selon moi, ce n’est qu’après le repas du soir que nous pourrons mettre un terme à cette affaire.

*

Le repas du soir était prêt. Le docteur avait accepté de manger avec les Brébœuf. Hervé venait d’arriver du village et le Manchot le prit à part.

– Vous n’avez pas eu de difficultés ?

– Non. En arrivant au château, j’ai pris mon trente-cinq millimètres, j’ai aussi pris les photos, mais au village, ce fut assez long. Le photographe avait du travail. Enfin, j’ai l’agrandissement,

8½ x 11, comme vous me l'avez demandé.

Il remit une enveloppe au Manchot. Le détective regarda la photo.

– Mais c'est très bien.

– C'est une caméra automatique que je possède, j'ai pu prendre quatre photos en cinq secondes. Le photographe a choisi la meilleure.

– Passons à la salle à manger, je ne veux pas que nous attirions l'attention inutilement. Vous aurez une identification à faire, mais il faut attendre l'arrivée des policiers provinciaux.

On s'installa à table. Aline et Ernest s'occupaient du service. Il y avait Gertrude, les quatre frères Brébœuf, Ninon, son époux, le Manchot et une chaise était libre, celle de Candy.

– Elle ne devrait pas tarder, dit le détective. Ne la servez pas immédiatement.

Aline, la gouvernante et Ernest le domestique mangèrent à la cuisine. On arrivait au dessert lorsque Candy parut.

Le Manchot ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Dis donc toi, où étais-tu passée ?

Candy était réellement drôle à voir. Elle avait les mains toutes sales, son chandail était taché et sa figure légèrement noircie.

– Je suis tombée, répondit la grosse blonde. Je vais faire un brin de toilette et je pourrai enfin manger. J’ai une faim de loup.

Et elle lança un clin d’œil à son patron.

– C’est toujours comme ça, quand j’accomplis mon devoir avec brio.

*

Quatre policiers provinciaux étaient arrivés, deux officiers et deux détectives.

– Vous avez apporté ce que j’ai demandé ?
questionna le Manchot.

– Oui, fit un des détectives. Mais pourquoi avez-vous besoin de ça !

Le Manchot lui tendit une photo.

– Monsieur Hervé va vous accompagner dans une des chambres. Vous n’avez qu’à changer les yeux, le nez... enfin, suivez ses indications.

– Je connais mon travail.

Un des officiers se présenta :

– Je suis le lieutenant-déetective Aubry. Que se passe-t-il exactement ? Vous avez parlé de meurtre. Au village, on chuchote qu’un mort est ressuscité.

– Soyez calme, lieutenant, je vais tout vous expliquer. Ma collaboratrice Candy vient tout juste de terminer son repas, et puis, il faut que j’attende les résultats de l’expertise de la photo.

Hervé ne tarda pas à revenir avec le détective. Il fit un signe affirmatif au Manchot.

Ce dernier invita tout le monde à prendre place dans le grand salon.

Roland, Gertrude, Ninon et son mari s’assirent sur le grand divan. Hervé, Richard et Ernest, quant à eux, s’installèrent dans des fauteuils. Le vieux domestique avait voulu rester debout pour aider Aline qui s’occupait de servir le café à tout

le monde, mais Pierre avait offert de le faire à sa place. Le gros homme désirait s'asseoir près de Candy. Aussi, quand le café fut distribué, il s'approcha du fauteuil de l'assistante du Manchot.

– Vous me faites une petite place ?

– Vous seriez beaucoup mieux sur une des chaises droites qu'on a apportées de la salle à dîner.

Pierre en prit une qu'il colla au fauteuil de la plantureuse blonde. Les deux détectives étaient dans la porte menant au jardin. Le Manchot debout près du piano était entouré des deux officiers provinciaux.

Robert Dumont commença par résumer tous les événements. Il parla de la mort de Hector Brébœuf, de ses curieux agissements, de l'attitude de Ninon, du testament olographe et de l'appel qu'il avait reçu de son ami Lanthier.

– Pour l'instant, laissons de côté la mort de monsieur Brébœuf, nous allons parler de « résurrection ». Vous verrez que dans la vie, un

service en attire un autre.

Pour le bénéfice des policiers, il raconta la surprise qu’avaient eue tous les parents et les amis de la famille lorsque Richard avait demandé à voir le corps de son père.

– Éluçidons tout d’abord cette histoire de disparition. Une chose est certaine. Le corps n’a pu sortir du cercueil une fois que ce dernier fut à l’intérieur de l’église. Cela s’est fait avant. Car à compter de cet instant, le cercueil a toujours été à la vue de tout le monde.

Pierre déclara :

– Mais nous avons toujours vu le cercueil, vous faites erreur. Nous étions tous ici lorsque monsieur Girard a fermé le couvercle.

Le Manchot demanda au gros homme de ne pas l’interrompre.

– Tout ce que vous pouvez dire je le sais déjà, puisque j’étais là moi aussi. Tous les parents sont sortis de la chambre. Roland est resté seul avec le défunt car il voulait lui retirer ses bijoux.

Roland s’écria :

– Mais par la suite, j’ai appelé Girard, le directeur...

– Je sais, vous êtes resté dans la chambre avec l’entrepreneur de pompes funèbres qui a fermé le couvercle. À vous deux, vous aviez amplement le temps de soulever le corps et de le cacher dans la chambre, monsieur Brébœuf était très maigre et ne pesait pas cent livres, rappelez-vous. Donc, ça n’aurait pris qu’un instant... et à un certain moment, j’ai cru que j’avais découvert la vérité.

Roland poussa un soupir de soulagement. Cette phrase laissait entendre que le détective avait changé d’avis.

– Après avoir interrogé Girard, j’ai compris que cet homme ne pouvait pas s’être rendu complice de cette farce. Car la disparition du mort, c’était une farce. Monsieur Brébœuf a toujours dit qu’il reviendrait à la vie, il voulait s’amuser aux dépens de ses enfants, de ses héritiers. Au fond de lui-même, il ne croyait pas aux morts-vivants, mais il désirait faire revivre la légende. Pour ça, il lui fallait un complice. Un complice qui le libérerait de son cercueil et qui le

ferait apparaître ensuite aux habitants du château. Quelques instants avant que l'on ferme le cercueil, nous étions tous là. Les porteurs et le chauffeur dans le grand salon, vous les quatre frères et Gertrude près de votre père, tout comme monsieur Lanthier, madame Rivard, la gouvernante, tous à l'exception de Ninon qui se reposait dans sa demeure... et Ernest, ce bon vieux domestique, à l'emploi de la famille depuis plus de vingt ans, le meilleur ami de monsieur Brébœuf. Hector avait rendu des dizaines de services à son domestique, il l'avait gardé à son emploi, il lui donnait un bon salaire sans qu'il ait beaucoup à travailler... il le logeait. Ce domestique, bon serviteur, pouvait-il refuser de s'amuser aux dépens des habitants du château ?

Ernest, le vieux domestique, se sentait mal à l'aise, il était devenu très pâle et bougeait continuellement.

– Mais de quelle façon, ce petit homme pouvait-il procéder pour faire disparaître le corps ? Je l'ai compris, mais ça été passablement long. J'ai deviné la vérité quand je me suis rendu

compte qu'Ernest n'est pas arrivé à l'église en même temps que tous les autres, il était en retard. Mais j'en ai eu la certitude quand j'ai examiné le corbillard. Il est grand, long... il le faut, car parfois les cercueils sont énormes, comme m'a dit monsieur Girard. À l'intérieur du corbillard, tout le tour, il y a des draperies noires. Ernest a profité du temps où tout le monde était occupé, ici au château, avant le départ du cortège, pour se glisser dedans et se cacher derrière les draperies. C'était inutile, car aucun des porteurs n'entre dans le fourgon. On ne fait que pousser le cercueil. Pendant que le cortège faisait route vers le village, Ernest a ouvert le couvercle, soulevé le corps, l'a caché derrière les tentures et a refermé le couvercle, imaginez la scène : À l'église, on sort le cercueil *VIDE*. Les porteurs ne s'en rendent pas compte, monsieur Brébœuf était si léger. Ernest attend. Quand tous les curieux sont entrés dans l'église, qu'il n'y a plus personne dehors, il descend du corbillard. J'ignore si je fais fausse route mais j'ai l'impression qu'il avait dû, bien avant l'heure des funérailles, stationner sa vieille bagnole près de l'église, car c'est dans sa voiture

qu'il s'est rendu au cimetière. Donc, pour moi, il a approché son véhicule du corbillard et rapidement, il a glissé le corps de monsieur Brébœuf dans le coffre arrière. Le tour était joué. Au cimetière, quand on a ouvert le cercueil, on a cru le mort ressuscité. Plus tard, pour accomplir sa promesse, Ernest s'est caché sur la route avec le cadavre. Une voiture approchait. Il a soulevé le corps et l'a placé devant le rocher. Gertrude et ma collaboratrice Candy auraient pu trouver la mort dans cet accident. Plus tard, Ernest, qui savait que Ninon, très impressionnable, était dans la chambre de la maison des Lanthier, s'y est rendu avec le corps. La fenêtre était ouverte. Il a frappé, il a même parlé à Ninon en changeant sa voix, puis tenant le cadavre à bout de bras, il l'a placé devant la fenêtre. Mais là, oh surprise ! Ninon Lanthier est armée et fait feu à trois reprises. Les balles touchent la figure du cadavre. Ernest s'enfuit à toutes jambes. Le cadavre est défiguré, il ne pourra plus lui servir. Il retourne chez lui. Rappelez-vous, il est le seul à avoir fouillé les environs de sa maison. Qu'a-t-il fait du cadavre ?

Le détective se tourna vers Candy.

– Je te laisse la parole.

La blonde déclara :

– J’ai bien vu, dans la cave, que la terre avait été remuée. Ce ne fut pas facile. Il avait enterré le corps à au moins trois pieds de profondeur. J’ai travaillé comme une forcenée. Mais j’ai retrouvé la victime qui a deux balles dans la tête et une dans le cou. Je vous félicite, madame Lanthier, même si vous n’avez aucune expérience, vous visez juste !

Le domestique se leva brusquement :

– Tout ce que vous dites est vrai. Mais vous avez parlé de meurtre. Je vous jure que je n’ai pas tué monsieur. Oh, je sais, je n’aurais jamais dû me prêter à cette comédie macabre. Mais avant qu’il fasse son testament olographe, monsieur m’a fait jurer de lui obéir. Si je refusais, il me déshéritait. Je n’aurais pas dû.

Et ce vieil homme éclata en sanglots.

– Allons, monsieur Lavigueur, je ne vous ai pas accusé d’avoir tué votre maître. Je n’approuve pas la comédie tragique que vous

avez jouée et possible qu'on porte des accusations contre vous, mais vous n'êtes pas un assassin. Alors, si vous le voulez bien, nous allons maintenant parler de la mort de monsieur Brébœuf. C'est ce qui m'a trompé. Je croyais que la personne qui l'avait tué était celle qui avait fait disparaître le cadavre. Voilà pourquoi j'ai mis tant de temps à comprendre.

Le Manchot demanda à la gouvernante, Aline Rivard, de s'asseoir. Plus personne n'avait l'idée de boire du café. On était suspendu aux lèvres du Manchot.

Robert Dumont reprit alors :

– Pendant que Gertrude, son mari, Hervé et Pierre sont à la fête, au village et que Richard est à Montréal, leur père meurt. Quand j'arrive, Aline Rivard me fait voir un verre ayant contenu du lait. Elle affirme, qu'au cours de la soirée, une femme est entrée dans la chambre de monsieur Brébœuf, elle a entendu des voix. Elle a entrouvert la porte mais n'a vu la femme que de dos. Il n'y avait qu'une vieilleuse dans la chambre. Tout ce qu'elle peut affirmer, c'est que

la femme portait une robe pâle, qu'elle était blonde et très délicate. C'est la meurtrière, il faut que ce soit elle. Deux personnes seulement répondent à cette description. Ninon Lanthier et Gertrude, l'épouse de Roland. Ninon est sortie de sa maison pour prendre l'air au cours de la soirée. Elle portait une robe de nuit et un déshabillé blanc. Mais pourquoi aurait-elle tué un homme qui la comprenait, qui ne la traitait pas de folle, qui l'aimait véritablement ? Ninon reprend goût à la vie, elle est heureuse avec son mari. Pourquoi aurait-elle commis ce meurtre ? Restait Gertrude. Pendant près d'une heure, elle a quitté la fête, disant s'être promenée dans le village. Elle aurait pu revenir au château. Mais voilà, Candy, mon assistante, a eu la preuve, cet après-midi que madame Brébœuf disait la vérité. Elle a été vue dans la rue, au village alors qu'elle se promenait. Mais alors, qui reste-t-il ? Et brusquement, je me suis posé une question : « Si madame Aline Rivard avait menti, si personne n'était allé voir son malade ? Après tout, elle est la seule à affirmer que monsieur Brébœuf a reçu la visite d'une femme. » Alors, j'ai compris qu'elle était

la seule et unique personne à avoir pu empoisonner Brébœuf. Il avait confiance en elle. Elle lui donnait ses remèdes. Ce soir-là, elle a donné le poison au malade puis, elle a caché le verre. Elle s'en servirait en temps et lieu. Elle me l'a remis. J'ai envoyé le verre à Montréal. Un chimiste l'a analysé, il y avait bien de l'arsenic dans le lait !

Aline bondit :

– Mais c'est faux... faux. Pour tuer quelqu'un, il faut un mobile. Je n'en avais aucun.

Le Manchot l'approuva. Elle avait entièrement raison.

– Quelqu'un pouvait deviner que monsieur Brébœuf avait été empoisonné.

– Moi, par exemple, fit Richard, j'ai été le premier à en parler.

– Juste. Vous courez au-devant des coups, Richard Brébœuf, c'est la meilleure façon de camoufler un meurtre !

– Quoi ? Mais cet après-midi, vous m'avez dit que...

– Cet après-midi, je vous ai accusé, mais il me manquait plusieurs éléments. Ensuite, j’ai compris. Votre complice, Aline Rivard tue votre père. Vous savez qu’il vous déshériterà, qu’il laissera sa fortune à une nièce. Votre père vous écrit souvent. Il a confiance en vous, il vous confie tous ses secrets. Vous devez tuer votre père avant qu’il ne rencontre le notaire. Alors, c’est vous qui faites engager la gouvernante. Elle agira au moment propice. La chance se présente le jour de la fête au village, une chance unique car monsieur Brébœuf a fait acheter de l’arsenic pour qu’on élimine les rats. Vous n’avez même pas besoin de donner le poison à votre complice.

– Mais empêchez-le de dire de telles conneries, hurla Richard. Je n’étais pas là, le soir de la mort de papa, j’ai un alibi et je ne connaissais pas Aline Rivard. Je savais qu’elle avait déjà travaillé comme aide-infirmière, c’est tout.

Le Manchot fit signe à un des policiers qui s’avança avec une grande enveloppe.

– Vous m’avez menti cet après-midi en me

disant que vous aviez passé la fin de semaine avec votre maîtresse et secrétaire Kathy. J'ai téléphoné au Mont-Royal. On n'a pas vu votre secrétaire depuis quelques semaines. Elle n'est plus avec vous. Pourquoi ?

Le détective s'avança vers Aline :

– Quand je vous ai vue pour la première fois, je me suis cru en face d'une caricature de vieille fille. Cheveux lisses, lunettes à montures de corne larges et foncées, une ligne mince et rouge sur les lèvres pour faire croire qu'elles sont fines, des sourcils épais, votre costume... non, c'était trop, ce n'était pas naturel. Une seule personne, ici, avait déjà vu Kathy, la maîtresse et la secrétaire de Richard Brébœuf.

– Moi, dit Hervé.

– À ma demande, il a pris rapidement des photos de la gouvernante. Il s'est rendu au village. C'était urgent. Il a fait développer son film et fait agrandir les photos. Il en a gardé une seule.

Le détective la sortit de la grande enveloppe et

la montra.

– Elle est bonne, n'est-ce pas ? Vous devez connaître sûrement cette méthode policière qui sert à identifier des suspects. Sur une photo ou un dessin, on place des yeux, on change la coiffure, on place d'autres lèvres. Hervé a collaboré avec les policiers et vous allez voir ce que ça a donné.

Le policier provincial mit la photo sur la petite table. Il sortit une feuille de mica. On n'y voyait qu'une coiffure. Il la fixa sur la photo. Il plaça une autre feuille mince qui remplaçait les yeux, les lunettes et les sourcils épais de Aline Rivard.

– Et maintenant, des lèvres, charnues, bien dessinées, fit le policier.

Il souleva la photo. Aline Rivard était devenue une fort jolie fille, approchant la trentaine, complètement méconnaissable.

– Aucune erreur possible, c'est Kathy, la secrétaire de mon frère Richard.

Ce dernier voulut se jeter sur Hervé. Mais immédiatement, Roland et Pierre bondirent sur lui et avant même que les policiers puissent

intervenir, ils avaient mis leur frère aîné hors de combat.

– Une fois en possession d’une bonne fortune, après s’être débarrassé de ses commerces qui ne doivent pas rouler aussi bien qu’on le croit, Richard se serait séparé de son épouse et aurait épousé sa secrétaire, sa complice, celle qui a tué Hector Brébœuf !

*

Robert Dumont revint à Montréal en compagnie de sa collaboratrice Candy Varin.

– J’espère Robert, qu’on ne portera pas d’accusation contre ce vieux domestique. Il est sympathique.

– Je ne crois pas. Mais il est chanceux. Il aurait pu tuer Gertrude ; Ninon Lanthier a fait feu sur le cadavre, mais elle aurait pu l’atteindre. Heureusement, tout a bien tourné.

En arrivant à Montréal, le Manchot demanda :

– Je te laisse chez toi ?

– Non, je vais descendre à Cartierville, j’ai laissé ma voiture là lorsque j’ai pris l’hélicoptère. Nous nous retrouverons au bureau demain matin.

Bientôt, le couple se sépara, le Manchot rentra chez lui et Candy fit route vers son appartement. Elle stationna sa voiture devant la porte de la maison-appartements où elle habitait, entra, prit l’ascenseur et se rendit au sixième étage. Elle logeait dans un grand quatre pièces.

Elle allait introduire la clef dans la serrure de son appartement lorsque soudain elle perçut un bruit.

« Ah ça ! mais il y a quelqu’un à l’intérieur. »

Elle colla son oreille contre la porte. Aucune erreur possible. Elle entendait non seulement du bruit mais son appareil de radio ou de télé fonctionnait. On pouvait entendre une faible musique.

« Qui ça peut-il être ? Personne ne possède la clef de mon appartement. Si c’est un voleur, il n’écouterait pas de la musique. »

Prenant son courage à deux mains, elle introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

Qui donc se trouve dans l'appartement de Candy ? Ne court-elle pas un grand risque en entrant dans son logis ? N'aurait-il pas été préférable qu'elle communique avec la police ?

Suivez régulièrement la seule série policière mettant en vedette un Québécois, le détective Robert Dumont, « LE MANCHOT ».

Cet ouvrage est le 451^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.